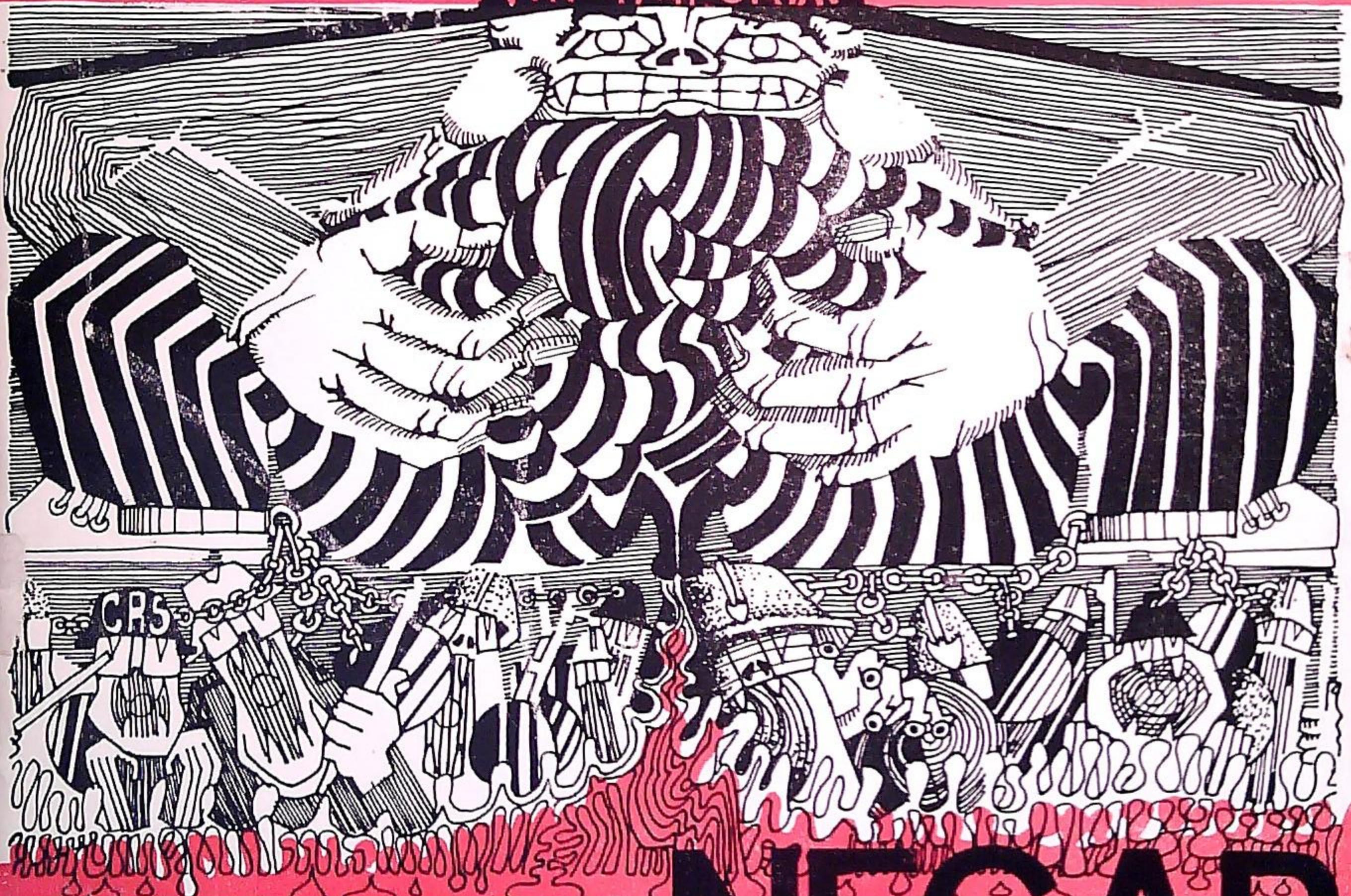


BOGOTANIA

NOVA

PRETZ 3.00 f. VIN IMPORTAT

N:2



TE DAISSA PAS NEGAR
SARRA LOS PUNHS

— éditorial

Lo primier numero d'OCCITANIA NOVA » sembla aver respondut a una espèra public informat de las causas occitanas — e fait naissèr un pauc pertot un moviment de curiositat simpatica.

Los contorns e lo caractèr de la revista s'enfortiràn a flor e a mesura qu'avançarem dins la recèrca de son estil, de son « ton » propis.

Dins lo mond occitan que se despèrta pauc a pauc jos la votz dels militants de l'occitanisme e jos lo pes dels fachs economics e politics que fan pausar, per una altra region de França, la question « Comment peut-on être Breton ? » (revenent a dire : « Comment peut-on être Français ? ») un besonh es segur d'una publicacion que venga prendre una plaça voeida entre las revistas intellectualas e lo folclorisme.

Una revista que sià « populara » dins lo sentit naut de la paraula. Una revista que fasque passar d'ideas e d'informacions dins lo respecte al cop de la lengua, del poble, de la realitat occitana.

Aquela revista dèu ésser tot naturalamen complementaria de las revistas de recèrca literaria, economica, politica. I pot cercar una noiridura saniosa, ne far sa carn e son èime, mas prendre sa cara e sa votz, coma un ome qu'es el meteis, irremplaçable al bèl mieg dels omes e dels esveniments.

Es aquela revista qu'ensajarà d'ésser OCCITANIA NOVA.

O. N.

OCCITANIA NOVA

5, plaça de la Gleisa
31 - VILANOVA-TOLOSANA

DIRECTOR : Joan PENENT.

CAP-REDACTOR : Daniel VIGUIER.

COMITAT de REDACCION

Josiana BRU.
J. BARTHES.
B. ROQUESALTES.
L. RICHER.
Albert SERONÈS.
B. FOURNIÉ-ECHE.

PRETZ : 1 an, 6 numeros : 15,00 F, estrangier : 20,00 F.

dépot légal juin 1970

Technico-Press — 31 - SEYSSES

consí legir l'occitan

	(Prononciacions locales)	Suivant les régions :
a	(a) : la campana (la campana)	CENTRE (+ <i>répandu</i>)
	(o) : la campana (la campano)	
	(lo comono)	NORD
	(e) : (la campane)	OUEST (Gascogne)
: : sant Sarnin (sent Sernin)		
AI - (EI) : (jamei) jamai		
	AS - (ES) : (mès) mas	

O - (ou) : Tolosa (Toulouse).	} Général.
O - (o) : pórta, squó (porto, aquo)	
(uo) : pórta, aquó (puorto, acuo)NORD.
U - (u) : museta (museto)	
après voyelle - (ou : clau, burèu (clau, burèou)Général.

Souvent :

B = P : poble (pople) G = c : sang (sanc), etc. s = j : rason (rajou)

J = (i), (dss), (dz), (dj)

Passejar : (passeyar, passetsà, passedjà, passedzà passejà) (+ *répandu*).

S : (s) peis (peys) (+ *répandu*)

(ch) desconsolar (dechcouchoulà)NORD parfois OUEST

OUEST : IS - CH, repais (repeich), peis (pech), daissar (déchà)

V	Provence (v) : avem decidit d'aver rason (aven decidi d'avé rasoun)
	Centre (b) : avem decidit d'aver rason (abem decidit d'abé rasou)
	Gascogne (w) : (entre voyelles) (awem decidit d'awè rasou)
	Gascogne (b) : vaca (bako).

X, jamais x dur : exilh (eisil), existir (edsisti), occitània (oucitanio).

R, N, parfois ne sont pas prononcées en finale : CENTRE.

Calor (calou), pompidor (poumpidou), cambajon (cambajou), lengadocian (lengodoucia), Godolin (goudouli).

En fait toutes ces variations sont très simples et n'apparaissent pas dans la langue écrite; dans la langue orale l'inter-compréhension ne présente pas de difficultés, mais l'occitan possède dans certains cas, un visage double :

EIT/ECH : Ouest/Est. Nueit/nuech; dit/dich; lait/lach; lieit/liech.
 CA/CHA : Sud/Nord. Cantar/chantar; caval/chaval; camp/champ.
 AL/AU : Centre/territ. marginaux. Ostal/ostau; normal/normau;
 solelh/soleu; cel/ceu (diff. seules. au masc. et pas dans les dérivés).

— SOMARI

— ECONOMIA E SOCIETAT

Manifestations viticoles	4
Le complexe de Lacq et l'avenir des Pyrénées-Atlantiques	5
Une sorte d'infériorité	6
L'affaire des « pescadous » de La Grande-Motte	7

— ACTUALITAT. PREMSA. PUBLICACIONS

Qui n'a pas sa région, Albert Sérones	8
A armes égales	10
A propos de l'émission TV Hexagone consacrée à l'agriculture, R. Lacombe	11
Panorama occitan, Louis Richer	12
ALERTE : Le néo-baroque occitan à Montpellier menacé R. Andrieu	15
Revue de la Presse	16
Avem legit	18
Novelas anonças	23

— LETRAS

Libres nous	24
-------------------	----

— ACTIVITATS OCCITANAS. ARTS. ESPECTACLES

Estagis de pascas IEO	26
Martí a Tolosa	27
Exposition de lithographies, Daniel Viguié	28
Cinéma	29
Poemas	31
Jóc órre, M. de Pedrolo	32
Honthologie	34
Los lectors an la paraula	35
Cuberta : Bompieyre : « Te daisses pas negar, sarra los punhs »	



**Afin d'éviter des erreurs et pertes de temps
EXPEDIER TOUT LE COURRIER D'OCCITANIA NOVA
(abonnements, rédaction, publicité, suggestions diverses)**

à la nouvelle adresse :

A. BRU B. P. n° 193 TOULOUSE 31

et adresser les versements à :

A. BRU C. C. P. 2-944-14 TOULOUSE

Nous demandons à nos correspondants de se conformer strictement aux indications ci-dessus

manifestations viticoles

Hérault, Gard, Ardèche, Bouches-du-Rhône et d'autres pancartes plus parlantes :

— Nous voulons vivre sur nos exploitations.

— Non aux importations de vin.

Près de 20 000 viticulteurs rassemblés par les Comités Intercommunaux ou départementaux. Telle est la manifestation du 27 février à Montpellier.

La place des Arceaux est pleine; on discute, on s'appelle, on émet des opinions sur les pancartes des autres. On est loin de l'émeute. Les notables de la profession, ceux pour qui la prolétarisation est une perspective plus lointaine sont plus nombreux ici qu'à Narbonne, cravatés, détendus. On les croirait de sortie; ils serrent des mains, circulent dans les groupes. Les autres, eux, sont en tenue de travail. Contre la mort planifiée de la viticulture occitane, ils sont venus manifester calmement mais avec détermination. C'est un meeting, une démonstration de force pacifique, un avertissement, le « dernier » diront certains.

L'estrade est dressée devant un mur couvert depuis la veille d'immenses inscriptions signées : « Comitè d'Accion Occitan » :

— Paisan occitan, lucha o crèba.

— Viticultor, l'Estat francés t'encuòla ».

La façon de le dire fait rigoler certains. Mais ils sont d'accord sur le fond. Les notables syndicaux passent en revue les faits plus qu'ils n'analysent les causes profondes de la crise. Ils lancent des accusations contre le gouvernement, contre les pays producteurs de vin importé. Sou-



— CHEF, IL INSISTE POUR QU'ON L'ENGAGE...
C'EST UN DÉNOMMÉ DEMONFORT, CHEF...
SIMON, MÊME, CHEF!..

lier (ligue des moyens et petits propriétaires), avec des effets oratoires; Gauch, avec une causticité qui lui vaut de gros applaudissements, font des Algériens les vrais responsables de la crise viticole. Carles (syndicat des vignerons du Gard) déclare : « Nos malheurs viennent de ce que nous ne sommes pas Arabes, si nous étions arabes, comme le roi Hassan, le président de la République nous inviterait à jouer au golf. Comme nous sommes français (qualité supérieure), on ne prévoit pour nous que les C.R.S. et la matraque qu'ils portent à la ceinture pour soulager, peut-être nos maux de tête ». Un peu de régionalisme sentimental s'allie à un nationalisme français insistant. Le

discours de Maffre de Beugé est moins caricatural, plus explicatif, plus applaudi. Mais son auteur est absent; il manque sa présence catalysante.

Une heure après, la foule gagne le centre en cortège. En tête, les notables aisés, cravatés et joviaux. La foule des viticulteurs discute, souvent en Oc, avec les jeunes des Comités Occitans qui distribuent des tracts. Une délégation est reçue à la préfecture. Les éléments les plus politisés connaissent l'inutilité de ce genre de cérémonie, et le crient. L'ambiance s'échauffe. En quelques minutes la place de la Comédie est envahie; la circulation arrêtée. Quelques bourgeois montpelliérains, voulant forcer le blocus avec leurs voitures, sont rudement repoussés. Les jeunes agriculteurs lancent le mot d'ordre : « A la gare ». C'est là que tout commence. Les C.R.S. sont justement stationnés devant la gare: ils en sortent lorsque les manifestants arrivent. Grenades, pavés pleuvent; flux et reflux de la foule à laquelle s'est mêlée quelques étudiants. C.R.S. = S.S. Plusieurs arrestations, rien que des étudiants dira la grande presse. En fait, surtout des jeunes agriculteurs. La population de Montpellier reste étrangère à la manifestation. Les notables syndicaux, massés devant le théâtre observent sans participer. Pourtant les bagarres dureront jusqu'à la nuit.

Agitation courte et pour ainsi dire extérieure, plaquée durant un jour sur un Montpellier toujours aussi conservateur et inerte. Mais certains, notamment les étudiants, pour la plupart fils de paysans, commencent à comprendre. Les viticulteurs, quant à eux, sont prêts à aller plus loin. Malgré peut-être le freinage de certains notables syndicaux, l'été s'annonce chaud. 1907 aussi, c'était en été...



ARRÊTA-TE, MALURÓS, ES DE GIGONDAS!....

le complexe de lacq et l'avenir des pyrénées atlantiques

Tout d'abord, quelques données statistiques :

- Population totale (1968) : 508.000 hab.
- Evolution (1962-1968) : + 42.000 hab.
- Jeunes de 15-19 ans (1968) : 41.000
- Personnel du complexe de Lacq (total) : 8.040
- Emplois Indirects ((tertiaires) : 9.000
- Personnes vivant directement ou indirectement du complexe : 43.000
Soit par rapport à la population totale : 8,4 %.
- Salaires versés par le complexe par / au total départemental : 17,5 %

Un départ sur la pointe des pieds :

Tout le laisserait supposer, Les investissements nouveaux sur place sont insignifiants. Par contre, les investissements ailleurs sont considérables (Rhône, Basse-Seine, et surtout à l'étranger : Espagne, U.S.A. Canada, Australie, Grèce, etc.)

Pour rassurer l'opinion inquiète, on annonce la réduction de la production de gaz à partir de 1977 « pour prolonger la vie du complexe ». Le plus probable, c'est qu'il y aura alors une accélération du pompage (que l'on justifiera alors par la nécessité d'échapper à la concurrence du gaz de Hollande).

Une fois pressé le citron, on jettera l'écorce. Un point de non-retour sera alors atteint et tout développement ultérieur exclu pour une longue période.

La mystification :

La Société Nationale des Pétroles d'Aquitaine, voilà en quatre mots, explicité tout un programme ! Que dis-je ? Toute une politique. On n'en est pas resté là d'ailleurs, et la situation ayant rapidement évolué, nous en sommes, en fait, au stade de la Société Internationale des Pétroles d'Aquitaine. L'Aquitaine (le Béarn, en réalité) intervenant essentiellement pour fournir la base matérielle de l'opération.

La campagne de sécurisation des esprits part des hautes sphères patronales. « Du gaz ? Il y en a pour longtemps encore ! Le complexe ? On ne peut pas le laisser tomber ! »

La haute administration déploie des trésors d'imagination pour brouiller les analyses : « L'avenir de l'Aquitaine est sur l'eau... et l'Aquitaine possède 400 kilomètres de littoral : donc son avenir est assuré » (cf. déclaration de G. De-launay, super-préfet, dans une conférence à Pau). Les notables répercutent à la base : « Il n'y a pas à s'inquiéter, ne faisons nulle peine à ceux qui nous ont apporté la prospérité, ils sont si abordables, si simples si compréhensifs et ils nous aiment bien, croyez-le. D'ailleurs qui a financé la restauration de ... ? Ah ! à propos, n'oubliez pas que je suis candidat, dimanche. » Le Conseil général,

lui, feint d'ignorer le problème... puisque le préfet n'en parle pas. Pour lui, l'avenir, c'est la neige (et quatre mois de travail dans les restaurants pour les jeunes paysannes. Les parlementaires se taisent puisque le ministre n'a rien à dire.

Pour une fois, une classe ouvrière et une population savent, des années à l'avance, que leur avenir économique et social est suspendu à la poursuite d'une activité industrielle menacée par ceux-là mêmes qui l'ont créée. Pour une fois, la collusion du pouvoir et de la haute finance, la complicité des notables éclatent à l'évidence

Le combat à mener :

Disons tout de suite que pour mener le combat pour la survie et le développement du Béarn, il est inutile de compter sur les leaders à la stratégie savante, mais prudente. Le combat doit se mener d'abord au sein même des entreprises, car les salariés (Béarnais de naissance ou d'adoption) sont les premiers concernés. La population constamment informée, doit appuyer le personnel et cela dès à présent :

Deux mots d'ordre peuvent donc être proposés :

1. .. Contrôle de la gestion par le personnel du complexe. Donc contrôle de la nature, de l'importance et de la localisation des investissements réalisés à Lacq.

2. .. Régionalisation de la S.N.P.A. qui doit devenir, en titre et en fait, la « Société des Hydrocarbures d'Aquitaine » et le moteur de notre expansion.

Quel avenir voulons-nous pour le Béarn, pour la région, pour nos jeunes ? A chacun de nous de le dire.

R. S.

Tract distribué par la C.F.D.T. de Pau, exposant les problèmes de l'emploi dans cette région.

Pour nous l'avenir de la région n'est pas l'avenir d'une industrie ou commerce ou des administrations, mais bien plus comment vivront ses habitants. Auront-ils du travail qui leur permettra de vivre décemment ? Seront-ils logés convenablement pour que la famille trouve son épanouissement ? Quel sera leur degré de liberté ?

UNE REGION COLONISEE

Lorsqu'on y regarde de près notre région ressemble fort aux pays dit sous-développés.

Nous avons d'abord des Industries à haute technicité (SNPA - TURBOMECA, BRUGUET). Ces industries venues pour des raisons qui n'ont rien à voir avec le développement régional utilisent ou exploitent les richesses qu'elles ont à meilleur compte qu'ailleurs. Le nombre d'emplois est d'environ 15 000, soit 10 % de la population active industrielle et commerciale. Il va sans dire que ces travailleurs sont aussi les mieux payés. Autre caractéristique importante : les décisions sont prises hors de la région d'où les menaces pour l'emploi.

D'autre part, les industries traditionnelles,

implantées depuis très longtemps dans la région, de petite taille ces industries souvent peu dynamiques parce que mal gérées et mal adaptées ou mal équipées payent maigrement leurs travailleurs. Ces entreprises là ne peuvent garantir l'emploi pas plus que leurs salaires ne permettent de vivre décemment.

LES BESOINS EN EMPLOI

La population augmente, les agriculteurs quittent une terre qui ne leur permet plus de vivre et les jeunes cherchant un emploi sont plus nombreux; au recensement de 1968, il y a 20 000 jeunes de 15 à 24 ans de plus qu'en 1962 !

Le V^e Plan qui s'achève prévoyait la création de 4000 emplois nouveaux par an ! Qui peut dire qu'ils ont été créés ? Et le VI^e Plan devrait en prévoir au moins 5000, le seront-ils si la SNPA par exemple réduit ses activités quand on sait que cette entreprise permet de donner du travail à 18 000 personnes.

QUE FAUT-IL FAIRE ?

DECOLONISER LA PROVINCE

Le problème de la SCAC (ex Minvielle et Cabanne) montre qu'une région et les travailleurs ne sauraient continuer à dépendre de l'humeur des directions installées hors de la région. Ces entreprises ne doivent plus continuer à se comporter en entreprises coloniales, une fois leurs affaires faites elles s'en vont, tant pis pour ceux qui restent. Aujourd'hui, c'est la SCAC demain ce sera la SNPA et d'autres peut-être.

C'est un problème de politique économique dont les élus et responsables régionaux auront à répondre.

CREER DES INDUSTRIES NOUVELLES

Nous ne pouvons permettre que les richesses obtenues dans cette région ne servent qu'à fabriquer des augmentations de capital : il faut qu'une partie au moins serve à développer l'industrie régionale. Nous avons des projets qui sont viables, nous devons obliger les responsables régionaux et les directions des grosses entreprises à les mettre en œuvre.

D'autre part, il faut que soient restructurées les petites industries, les Pouvoirs Publics doivent s'il le faut exercer les contraintes nécessaires pour qu'enfin soient assurés la stabilité de l'emploi et des salaires décentes.

Dans ce domaine aussi les élus politiques, économiques et les Pouvoirs Publics ont des comptes à rendre. C'est leur travail, ils en possèdent le Pouvoir !

L'ACTION DES TRAVAILLEURS

Rien ne se fera, rien ne pourra se faire sans l'action des travailleurs. Seule sera déterminante l'action menée par nous tous réunis au sein des Organisations Syndicales.

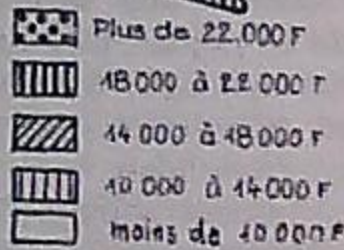
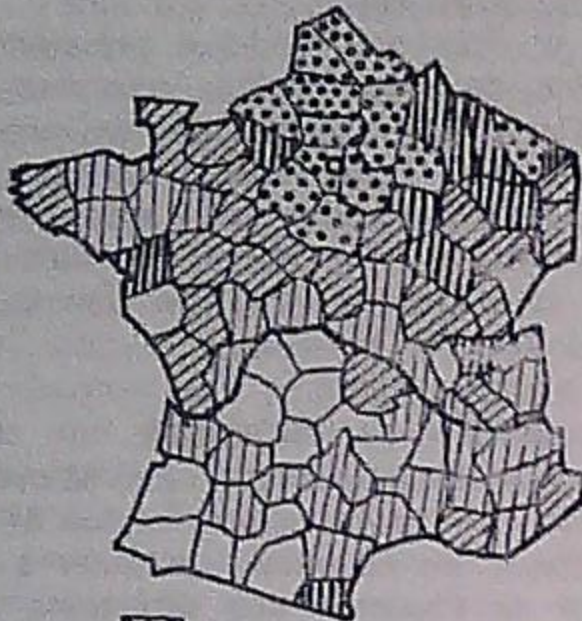
Le problème SCAC, le maintien ou non d'activités chimiques importantes de la SNPA avec toutes leurs conséquences, le développement industriel régional, la stabilité de l'emploi et des salaires décentes, tous ces problèmes ne seront résolus que si nous sommes décidés à lutter.

L'UNION DEPARTEMENTALE C.F.D.T.
23, rue Maréchal-Joffre - PAU

une sorte d'infériorité

Il existe deux sortes de colonialisme : le premier se caractérise par le fait que le pays, la nation, le groupe ethnique exploité est conscient de sa situation. Le second est plus grave parce que plus

RECETTE BRUTE PAR TRAVAILLEUR AGRICOLE MASCULIN



INSEE Mars 1962

pliquer selon l'ancien concept des données naturelles, mais en fonction de l'action de l'homme.

Voici un premier aperçu par les chiffres du colonialisme à l'intérieur de l'hexagone. Prenons le cas de l'agriculture. L'exemple le plus frappant dans ce domaine concerne l'échelon des revenus annuels pour les travailleurs agricoles masculins suivant les régions.

Dans le découpage territorial de la France affecté par Fougeyrollas (1), la « Francie » représente 50 départements (Nord de la Loire), l'Occitanie 32, la Bretagne 5.

Le seuil de sous-développement étant situé en-dessous de 14 000 F/an, 11 départements « franciens » sont à la limite soit 22 % et 1 vraiment attardé, soit 2 %. Mais 28 départements occitans sont en retard, 16 d'une manière non catastrophique mais 12 sont quasiment irrécupérables, soit 40 % des départements occitans. Sur 13 départements au-dessus du seuil de 22000 F, tous sont au Nord de la Loire.

La concentration industrielle a eu pour effet d'enclencher le processus de migration. Il ne faut pas être dupe de la soi-disant

politique de décentralisation. Entre 1945 et 1962, 1280 opérations de décentralisation ont été effectuées et plus de 95 % l'ont été dans un rayon de 25 km autour de Paris. Pendant ce temps, Decazeville, Millau, Alès, Béziers... sont en crise.

Quant au classement des salariés par niveau de salaire annuel (% de salariés touchant plus de 8 000 F par an), il s'établit comme suit :

— sur les 10 régions les plus favorisées, 8 sont au Nord de la Loire (région parisienne 72 %, Lorraine 52 %, Rhône-Alpes 51 %, haute Normandie 51 %, etc. ;

— sur les régions les moins favorisées, 4 sont occitanes (sur 6 qu'en compte l'occitanie) Limousin 31 %, Midi-Pyrénées 38 %, Languedoc-Roussillon 38 %, Aquitaine 38 %. Quant à la Bretagne, elle occupe l'avant-dernière place avec 36 %.

A titre de comparaison, salaires annuels moyens pour :

Lozère : 7 934 F Seine : 16 522 F

Ceci explique peut-être l'exode massive des jeunes.

Tout cela, il a fallu l'oublier pour que personne ne rechigne à se ranger derrière les trois couleurs.

La phrase de Jaurès : « L'émancipation des peuples occitans comprend aussi la reconquête de leur dignité linguistique » semblait vouloir dire que cette reconquête ne représentait pas tout ce que les occitans avaient à reconquérir. Il semble aujourd'hui que le « aussi » ait été remplacé par uniquement. Si cette limitation reste ancrée dans l'esprit de nombreux occitans, nous resterons colonisés. Une culture coupée de son environnement social et économique devient vite une culture de musée. « sens espèr que nôstra volontat siâ facha ont aimavem de viure ».

échelon des revenus annuels pour les travailleurs agricoles masculins

	— de 10000 F	10-14	14-18	18-22	+ de 22000 F
FRANCIE	1 départ.	11 départ.	17 départ.	8 départ.	13 départ.
OCCITANIE	12 »	16 »	3 »	1 »	0 »
BRETAGNE	0 »	3 »	1 »	1 »	0

dissimulé, souvent même ignoré.

Dans le même ordre d'idées, une différence n'est qu'une dissemblance entre deux éléments, mais sans que cette dissemblance provoque une réaction ou prise de conscience. Par contre, une disparité s'observe d'autant plus qu'elle révèle une injustice. Les disparités ne peuvent s'ex-

tion Province-Paris et grands centres industriels : Nord, Lyon, etc. A partir de là, à cause du manque d'infrastructures de certaines régions, les lois de la rentabilité impliquent la concentration industrielle. Ainsi se crée le désert français qui est en fait un désert occitan et breton.

(1) Pour une France Fédérale, Denoël.

Dans une revue dont la couverture représente le coq gaulois compartimenté en régions (les régions occitanes se trouvant naturellement au bas de l'animal c.a.d. dans une partie qui se situe entre les pattes et la queue : pauvre Corse !) nous avons relevé les chiffres suivants :

Options régionales du VI^e plan :
Tendance à l'emploi :

- Languedoc-Roussillon : départ de 50 000 actifs de l'agriculture.
- Midi-Pyrénées : fort exode rural de 100 000 actifs.
- Aquitaine : dégagement de 110 000 actifs dans l'agriculture.
- Auvergne : perte de 72 000 emplois agricoles.
- Limousin : pas de précision numérique.

C'est ce qu'on appelle la rationalisation de l'agriculture.

Pour compenser ces pertes, où seront les créations d'emplois nouveaux ? Il semble que l'on veuille nous orienter vers le tourisme (prédestination ?). Verra-t-on surgir bientôt d'autres « Grande Motte » sur le bassin d'Arcachon ou même en plein cœur de l'Auvergne ? Car tout le monde sait de quelle façon la Grande Motte résoud le problème de l'emploi pour le Languedoc-Roussillon.

(Revue « Aménagement du Territoire »)

Et l'industrie ? La décentralisation dont on parle tant ? Voici l'accueil qui lui est réservé en Occitanie :

Sélection des zones industrielles :

Pour l'ensemble des régions Limousin-Midi-Pyrénées-Aquitaine : 695 ha de surface disponibles (dont 490 pour les métropoles d'équilibre).

- Auvergne : 90 ha.
 - Languedoc-Roussillon : 93 ha.
 - Provence-Côte d'azur : 2230 ha dont 2000 ha pour le golfe de Fos.
- A titre de comparaison :
- Hte Normandie : 6770 ha disponibles.

— Nord-Pas de Calais : 2350 ha.
Excepté les métropoles d'équilibre qui bénéficient pour la plupart d'un taux de prime d'implantation privilégié, la totalité de la région Languedoc-Roussillon, par exemple, est classée zone de II^e ou III^e position dans le régime des aides.

(revue « Entreprise »).

L'affaire des pescadous de la grande motte

La colonisation du littoral occitan se démasque de plus en plus ouvertement. Les aménageurs de notre littoral ne prennent plus de précautions pour, avec l'aide de notables locaux, supprimer ce qui va à l'encontre de leur intérêt. Déjà l'an passé, on a interdit le camping sauvage sur le littoral, sous des prétextes de salubrité, mais aussi en reconnaissant ouvertement que cela allait contre les intérêts des propriétaires de campings organisés qui ont investis des millions et qui entendent les récupérer au plus tôt.

L'affaire des « Pescadous » montre encore mieux le mécanisme et les méthodes utilisées. Le 20-2-1970, Monsieur Maurice SAUSSEL qui tient la chronique de pêche du « Midi-Libre » alerte l'opinion : Des pancartes sont apparues interdisant la pêche à la ligne dans le port de la Grande Motte; pancartes installées par la SYMOVA (Syndicat Mixte des Ports de plaisance de la Grande Motte).

Des procès-verbaux ont été dressés contre des pêcheurs. De plus, cette interdiction risque d'être étendue sur tout le littoral. Les pêcheurs découvrent que leur littoral n'a pas été aménagé pour leur loisir. Une conscience régionale et occitane se découvre : « Il est inadmissible que pour un groupe restreint de plaisanciers, la plupart du temps étrangers à la région et à peine présents durant deux ou 3 mois, nos ports soient inabondables à la foule des pêcheurs de la région.

Or, la région à son mot à dire en la circonstance, et j'espère — puisque les adversaires de la pêche à la ligne agissent au nom de je ne sais quel privilège — qu'elle réagisse et fermement par toutes les formes en son pouvoir, afin que règne cet esprit démocratique qui réunit amicalement toutes les classes de la société méridionale au bord de l'eau. » (Maurice Caussel).

La colère prend les « Pescadous ». L'un parle de « flanquer tête première dans le considérable de personnes aux ressources modestes, le loisir numéro un. Si on interdit la pêche dans les ports, on leur supprime du même coup le loisir qu'ils ont choisi au profit du loisir de quelques riches plaisanciers ». Une manifestation est prévue pour le 1 mars afin de signer une pétition réclamant « Le droit absolu des Languedociens à jouir de leur propre un article non signé, qui se réclamant port ceux qui voudraient les empêcher d'y pêcher ». D'autres remarquent : « La pêche à la ligne, est, pour un nombre de l'esprit libéral de notre journal, expose le point de vue de la SYMOVA : sol ». Le 25-2-70 paraît dans Midi-Libre « — Si les pêcheurs n'ont pas le port, du moins ont-ils l'étang du Ponant, qui paraît-il, fournit des pêches miraculeuses... De plus, le port de la Grande Motte est un port d'accès populaire : le modeste propriétaire de bateau ne veut pas que son bateau soit abîmé. Or d'affreux pêcheurs ne se gênent pas pour y grimper et ont créé des « incidents » plus graves,



auxquels, dans un but d'apaisement, on n'a pas voulu donner de suites ». Explication de cet article :

Le Président de la SYMOVA, est M. Jean Bène, sénateur de l'Hérault, Président du Conseil Général, administrateur de Midi-Libre. Mais M. Caussel, tient bon et invite même toutes les organisations politiques sans discrimination à venir se joindre à leur manifestation.

C'en est trop. Maurice Caussel est convoqué à la Préfecture, où « en présence des autorités et des responsables de la bonne marche et de la sécurité des ports de notre littoral » on l'informe que « des événements regrettables » se sont produits la nuit précédente à la Grande Motte. Se désolidarisant de ses collègues, M. Caussel annule la manifestation.

Quelques jours plus tard, après avoir mené lui-même son enquête, il découvre que absolument rien ne s'est passé à la Grande Motte dans la nuit indiquée. Il reconnaît alors publiquement avoir été trompé par la SYMOVA...

Actuellement se crée un Club de pêcheurs amateurs pour lutter contre l'interdiction toujours en vigueur, à ce jour...

Cette affaire, bénigne d'apparence, aura montré publiquement de façon éclatante à qui est destiné le littoral, le rôle des notables locaux tels que M. BENE, le rôle de Midi-Libre au service des notables, étouffant tout début de conscience de la colonisation, le rôle de l'état au service du capitalisme qui se moque absolument d'ôter le loisir d'un grand nombre de

travailleurs de conditions modestes, ou de retraités pour favoriser les loisirs d'une classe riche qui lui rapporte.

Une dernière affaire montre aussi le peu de poids des régionaux dans les visées de l'Etat français capitaliste. Au début de mars 1970, 40 responsables pour le Tourisme de compagnies d'aviation viennent visiter le littoral. Ils restent une demi-journée dans l'Hérault, partent en déclarant : « Il faut que vous soigniez votre équipement hôtelier ». Le 6-3-1970, M. J. RIGAUD, Président de l'Industrie hôtelière de l'Hérault, répond : « Certes, nous ne doutons pas des compétences en matière de tourisme, de ces respectables personnes. Mais tout de même pour des visiteurs n'ayant même pas passé une journée dans notre département, il faut croire que s'ils ont la fourchette leste, ils n'en n'ont pas moins l'œil vif pour avoir si prestement remarqué la nécessité de soigner notre hôtellerie.

Mais ne serait-il pas plutôt si bien dit, pour que nous accordions à Frantel et Europel, en même temps que les crédits nécessaires, notre bénédiction, puisqu'ils nous font la grâce de venir construire deux grands hôtels, chez nous ? »

Ainsi la conscience d'être colonisés se découvre au fur et à mesure que la machine capitaliste s'implante sur le littoral. Les illusions de richesse régionale s'évanouissent devant l'implantation des grands hôtels et des grandes surfaces. Pour le commerce régional aussi, l'avenir est sombre.

ENSEIGNANTS, ETUDIANTS, LYCEENS

lisez V A M journal scolaire régional

entièrement rédigé par des élèves avec le concours de leurs professeurs

(Plus de 20 pages illustrées 21 x 27)

Spécimen contre 2,00 F en timbres-poste.

Renseignements : C.E.G. PATTE-D'OIE

50, rue du Tchad — 31 - TOULOUSE (03)

— actualitat - premsa

publicacion

qui n'a pas sa région ?

Le thon, c'est bon.
(La publicité.)

Grâces soient rendues à Morvan Lebesque ! Son dernier livre : « Comment peut-on être Breton ? » (dont il est rendu compte par ailleurs) est tombé comme un pavé dans la mare aux grenouilles.

Le régionalisme a le vent en poupe. Très récemment encore, au cours de la réception des directeurs de quotidiens régionaux, M. le Premier Ministre y faisait allusion. C'est dit... on va régionaliser. Oui, bien sûr, les Français ne veulent pas. C'est ce qu'ont écrit certains après le référendum de 1969. D'autres plus futés ont pensé que la question avait peut-être été mal posée... que la conjoncture n'était pas favorable... que les événements de mai et la fuite des capitaux avaient créé un réflexe de défense et de prudence.

Mais, aujourd'hui, dans « l'ouverture et la continuité », rien ne peut s'opposer à ce que le problème de la régionalisation soit réexaminé. D'ailleurs, seuls les députés auront leur mot à dire. N'est-ce pas leur rôle !, et, en l'occurrence, il serait paradoxal qu'on reprochât au gouvernement de leur rendre leur véritable fonction de corps intermédiaire chargé de discuter des grandes options nationales. La majorité votera à peu près certainement ce qu'on lui proposera. L'opposition fera... de l'opposition, quitte à défendre des structures archaïques, dépassées, inadaptées. Elle risque, une fois de plus, d'oublier son rôle qui devrait consister en une analyse lucide et courageuse de la situation, suivie de propositions encore plus radicales que celles que présentera le gouvernement. Des propositions susceptibles de poser en termes révolutionnaires le problème de la démocratie en France.

Car enfin, que recouvre le mot régionalisation, et pourquoi, aujourd'hui, connaît-il une telle fortune ?

Il n'est pas dans notre propos de tout reprendre ce qui a été écrit à ce sujet. Nous renvoyons simplement à toute une série d'ouvrages récemment publiés sur ce thème, depuis « La gauche et les régions » de Philipponneau et « La révolution régionaliste » de Robert Lafont à « Comment peut-on être Breton » de Morvan Lebesque, en passant par les études de Guy Héraud, Fougeyrollas, Durrieu, Pisani, Gravier, Yann Fouéré, et par tant d'autres auteurs ayant un jour ou l'autre dit ce qu'ils pensaient de la région et du régionalisme.

Au fond, c'est ce dernier mot que l'on manie avec le plus de précautions. Il a tout un passé réactionnaire qui déclenche instinctivement la méfiance. Pour les hommes de quarante ans et plus, il a un relent de pétainisme et de Révolution Nationale qui n'a pas toujours permis d'aborder son examen avec sérénité. Les jeunes générations y sont moins sensibles; elles ont souvent découvert le problème au moment du référendum ou à travers les études de Robert Lafont.

Il semble qu'aujourd'hui les nostalgiques d'un régionalisme passéiste aient perdu toute audience. En tout cas, personne ne paraît disposé à se battre pour eux. Ils ne sont plus dangereux. Mais par contre, les technocrates qui manient le ciseau à travers l'hexagone et composent des programmes pour ordinateurs chargés d'établir des normes économiques sont bien plus redoutables. Ils sont au service de cette Société Anonyme dont parle Morvan Lebesque et qui gère la France comme n'importe quelle entreprise. Régionaliser, décentraliser, déconcentrer... ce n'est pas important en soi. Ce qui compte, c'est avant tout de permettre une meilleure gestion, un meilleur fonctionnement de l'énorme machine administrative. Il ne peut être question de mettre en accusation le (ou les) pouvoir(s). De nouvelles structures doivent en répartir l'apparence; la réalité demeurant solidement tenue par d'autres — par les mêmes d'ailleurs — (quelle que soit la forme du régime).

Il ne rentre dans ces découpages que des soucis d'efficacité, de rentabilité. Telle ou telle implantation d'usine sera déterminée en fonction d'impératifs économiques sans commune mesure avec les besoins réels de la région. Ces impératifs pourront même être politiques quand il s'agira de partir à l'assaut d'une masse humaine considérée comme rebelle aux séductions du pouvoir. Un député, membre éminent de la majorité actuelle, n'a pas hésité à promettre la régression ou au contraire l'épanouissement à toute une région selon ses futurs choix électoraux.

Faut-il ajouter la notion toute nouvelle de « vocation » régionale qui permet de fixer à des populations un destin prédéterminé par d'autres que par elles au nom des « ardentes » exigences nationales ? Les Occitans n'ont pas à se plaindre : on reconnaît en haut lieu leur spécificité qui doit en faire des spécialistes du tourisme. Tout est prévu : tourisme industriel de la Floride occitane, tourisme à la ferme ou en résidences secondaires pour les moins favorisés, tourisme sauvage pour les derniers spécimens accrochés à leurs villages morts. Prétendre vivre chez soi en y exploitant ses propres richesses ne saurait en aucun cas convenir. L'homme ne peut être considéré qu'en fonction de son insertion dans un système qui le dépasse, l'uniformise, le prédestine.

Et que l'on ne vienne pas nous accuser d'en ne sait quels errements ou de quelles intentions condamnables ! Nous acceptons d'être des Boubouroche de la démocratie à qui l'on pourrait reprocher comme la femme infidèle « Tu ne m'aimes plus, tu crois ce que tu vois et ne crois plus ce que je te dis. » Nous aimons la démocratie et ceux qui préten-

dent la servir, mais à condition de bien mettre les choses au point : nous n'acceptons pas d'être dupes. Nous aimons le dialogue à condition qu'il débouche sur autre chose que du vent. Nous n'acceptons pas que l'on essaie de nous faire prendre pour une régionalisation ce qui n'est qu'une réforme commode à sens unique. Nous voulons bien reconnaître une fois encore que « la région, c'est bon », mais à condition d'en faire autre chose qu'un article publicitaire bien « conditionné ».

Et nous nous adressons ici aux hommes de gauche. Car l'idée régionaliste ne peut, à notre sens, se concevoir que dans une perspective que nous appellerons faute de mieux socialiste. Au moment du grand débat public autour du référendum, une seule formation se réclamant du socialisme a repris certains de nos thèmes puisqu'elle avait placé au centre de ses « projets » la décolonisation de la province. Nous avons été parfois accusés d'avoir partie liée avec cette formation politique. Ce n'est pas exact bien que la chose en elle-même ne puisse être considérée comme une tare. Mais pouvions-nous repousser une sympathie agissante, même si elle n'était pas dénuée d'arrière-pensées ?

Car nous ne sommes pas dupes — et surtout de nos amis. Je n'en veux qu'une preuve : ce sont les critiques ayant accueilli la publication du livre de Morvan Lebesque. Le concert d'éloges révélait parfois une certaine gêne qui paraissait s'attacher au fait de devoir féliciter l'auteur justement pour ce livre. Maurice Clavel s'exclamait « Quel formidable époussètement du régionalisme ! » Totalemment d'accord ! Mais alors, lorsque le même Morvan Lebesque écrivait les mêmes choses dans tel article consacré aux ouvrages de Robert Lafont, cela n'était donc, aux yeux des mêmes hommes de gauche, qu'un geste de sympathie sans conséquence ! Cela n'entraînait donc pas à la lecture de ces ouvrages ? Cela n'était pas la reconnaissance d'un époussètement plus ancien ?

Morvan Lebesque est aujourd'hui la mauvaise conscience de la gauche française. Grâce lui soient rendues d'être Breton, de ne pas l'avoir oublié, et de prouver que l'on peut être Breton, Basque, Occitan, Catalan, Corse, Alsacien, sans que cette affirmation s'accompagne d'une suspicion de la part des hommes de gauche. La grande mutation qui s'accélère et qui touche aux sources mêmes de la démocratie doit être l'une des préoccupations essentielles des hommes de gauche. Mais ils devront, pour ne pas lui rester étrangers, faire preuve d'imagination et relire à la rigueur Léon Blum, Vincent Auriol et Jean Jaurès. Ils devront aussi et surtout lire et méditer le livre de Morvan Lebesque. Ce livre profondément enraciné et ouvert au monde rejette la soumission de l'homme à des impératifs qui lui sont étrangers, rejette aussi la folklorisation de la culture considérée dans sa seule définition européenne.

Les tenants du progrès indéfini qui conduit l'homme à la conquête du cosmos penseront peut-être que l'on n'échappe plus en cette fin de siècle au règne de la technique et des technocrates.

Revenons-en à la dramatique odyssée d'Appolo XIII... L'un des commentateurs de la TV française, grand spécialiste des choses spatiales et non moins grand admirateur de la maîtrise technique des responsables de la N.A.S.A. a souligné combien l'homme était irremplaçable au moment où la machine paraissait abandonner la partie. Notre monde cartésien qui réduit trop souvent en formules lapidaires, les raisons qu'il oppose aux droits que peut avoir l'homme à vivre chez lui si tel est son désir, devrait se souvenir qu'en fin de compte c'est l'Homme qui aura raison.

Albert SERONES.

communiqué :

l'annonciade et la régionalisation

Réuni le 18 janvier à Rumilly, le conseil de direction de l'Annonciade, cercle d'Amitiés et d'Etudes savoisiennes, a très largement débattu de la « régionalisation », qui va bientôt ressortir des cartons parisiens, et de l'opportunité de renseigner les Savoyards sur ce qui les attend.

L'existence de la région Rhône-Alpes n'a jamais été ratifiée par le gouvernement. Cependant la radio, la télévision, la presse, la citent à chaque instant

comme un fait accompli. Ces affirmations tendent à créer une habitude semblable à celle qui, depuis 1960, remplace le terme « annexion » de la Savoie, par celui, plus pudique, de « rattachement », nous réaffirmons, à toutes fins utiles,

Les Savoyards ne sont pas dupes, et notre position fondamentale énoncée dans la presse du 25 avril 1969 : les Savoyards veulent le rester, et ne souhaitent pas devenir des « ronalpins » avec le transfert de l'autorité parisienne

à Lyon ou Grenoble. A l'heure où la Corse vient très justement d'obtenir son autonomie administrative, nous revendiquons le même statut pour la Savoie.

La région doit être définie dans ses limites par ses habitants. C'est là que le référendum semble opportun, avec une large information préalable, et une question claire et sans ambiguïté posée aux Savoyards.

L'ANNONCIADE

L'INSTITUT D'ETUDES OCCITANES
présente dans la collection « Prosa » :

MADE IN "FRANCE"

d'Ives ROQUETA

un volume de trois nouvelles mis en souscription au
prix de :

- l'exemplaire ordinaire 12 F
- l'exemplaire de luxe 18 F

AUGER GAILLARD

CEUVRES COMPLETES
publiées, traduites et annotées
par Ernest NEGRE

docteur ès lettres, professeur à la Faculté libre
des Lettres de Toulouse.

Un volume 16×24 cm, 572 pages,
avec un portrait hors texte.

à armes égales

Cette nouvelle émission de l'ORTF sur la première chaîne met en présence deux personnalités choisies pour leurs opinions autant que possible opposées. Je n'insisterai pas sur la formule qui prévoit la projection de deux films conçus par les deux adversaires, suivis d'un débat singulier et de réponses aux questions du public présent à l'émission.

Deux éditions ont été réalisées : l'une opposant MM. Debré et Duclos, l'autre MM. Giscard d'Estaing et J.J. Servan-Schreiber.

La seconde, d'un caractère assez technique, permettrait surtout de se rendre compte de l'énorme fossé qui continue à séparer les jeunes français selon qu'ils appartiennent à la classe des possédants ou à celle des travailleurs n'ayant que leur travail pour toute ressource. Quels que soient les arguments développés rien ne peut aller contre les statistiques qui prouvent que le fils d'ouvrier ou de paysan ne part pas dans la vie à armes égales avec le fils de nanti.

La première opposait un membre de la majorité et un membre du Parti communiste sur l'idée de patrie. Le débat a revêtu un certain ton d'âpreté, mais il était surtout marqué par la volonté de chacun des deux participants de se montrer plus patriote que l'autre. On attendait mieux que cette surenchère d'une autre époque. Faut-il donc porter son amour de la patrie en sautoir pour avoir droit au respect de sa concierge et des honnêtes gens ? Et cette longue dispute, véritable dialogue de sourds, n'a-t-elle pas servi, en définitive, à masquer ou esquiver certaines questions que se posent beaucoup de Français, à commencer par les chances que peut avoir dans notre monde en perpétuelle évolution la création d'une Europe qui ne peut naître qu'au-delà d'une idée de patrie hérité du XIX^e siècle ?

Et parce qu'elle est au centre de nos préoccupations, nous aurions aimé voir intervenir dans le débat l'idée complémentaire d'une Europe des régions. Car il reste essentiel pour nous de savoir comment les princes qui nous gouvernent — ou peuvent nous gouverner demain — répondront à cette question que des jeunes de plus en plus nombreux se posent aujourd'hui.

Au-delà du pittoresque de la confrontation, il n'est resté qu'une insatisfaction teintée d'amertume. Mais aussi un avertissement pour l'avenir. Et quelques précieux enseignements.

A.S.



communiqué

Tract distribué par les Comités Occitans dans les Facultés des Lettres de

Montpellier et Toulouse à la suite de la circulaire Guichard sur la suppression de la seconde langue vivante dans les lycées.

Le Pouvoir « aménage » l'Université et supprime dans les lycées l'enseignement des 2^e langues, considérées comme « non rentables ». Le capitalisme veut faire des étudiants des cadres spécialisés, utilisables selon ses seuls besoins (par exemple, on fait travailler les étudiants de géographie pour l'entreprise colonialiste de « l'aménagement du littoral ».)

Contre ces mesures de « rentabilisation » qui touchent aujourd'hui les langues et toucheront demain d'autres sections, la lutte s'intensifie à la faculté des lettres.

Le COMITE D'ACTION OCCITAN est aussi en lutte, car, comme les deuxièmes langues, l'Occitan est menacé et combattu. Il est considéré sur son propre sol comme une langue étrangère (alors qu'il est parlé par des millions d'Occitans), mis hors-la-loi chassé de la radio et de la télé, enseigné seulement à la fac parce que seule une minorité peut ainsi l'étudier, et qu'on pense qu'il peut y être « récupéré », et traité comme une matière lointaine dont l'enseignement ne pose pas de problèmes.

Par un décret du 5 décembre 1968, le ministère lâchait du lest en faisant de l'Occitan une deuxième langue

comptant pour l'obtention du bac. C'était encore insuffisant, puisque la langue occitane ne peut avoir chez elle qu'une place : la première. Insuffisant, mais encore trop dangereux : le pouvoir revient en arrière, et, par télégramme aux recteurs en date du 26 janvier 70, le décret est abrogé.

L'Occitan continue à être combattu; LES CHOSES SONT LIEES : en même temps que le capitalisme français et international pille les richesses naturelles des régions occitanes, empêche leur industrialisation, contraint les jeunes au chômage ou à l'expatriation, ruine nos agriculteurs pour s'emparer de leurs terres, et parachute des réseaux touristiques (Grande-Motte) qui ne profitent qu'à lui, en même temps il pourchasse notre langue et notre culture : il sait qu'elle est une arme de prise de conscience, et que par là, elle représente pour lui un danger. IL NE PEUT PAS permettre l'enseignement de l'Occitan. Un peuple prolétaire que l'on prive de la conscience de lui-même est plus facile à exploiter et moins apte à réagir.

LA LANGUE OCCITANE EST UNE ARME DE COMBAT. Mais ce combat n'est pas qu'au niveau de la langue. Il est général. Rejoignez-le.

COMITE D'ACTION OCCITAN.

L'ASSOCIATION DES INFIRMIERES D'OC
RECRUTE

INFIRMIERE DIPLOMEE et QUALIFIEE
pour tous soins

Ecrire : 44, avenue Léon-Blum — TOULOUSE

venue de saint-loup à montpellier

Nous savons que l'extrême droite en France est à la recherche de nouveaux thèmes : l'Europe et l'ethnisme servent de Chaval de Troie à « Ordre Nouveau ». A Montpellier, « Union-action », sorte de filiale de cet organisme a profité, pour se lancer, de l'œuvre minable de Saint-Loup : « Nouveaux Cathares pour Montségur » (voir O.N. n° 1). Malgré une grosse campagne publicitaire faite autour de la venue de l'auteur, les deux journées furent un échec. Les occitanistes de Montpellier, à la suite d'une contre-campagne ne s'étaient pas déplacés. Il est regrettable que cet individu qui fait appel à des notions racistes, trouve de l'audience dans certains milieux.

Le tract distribué à cette occasion montre assez bien le souci de la droite d'accommoder les revendications viticoles et même certains thèmes socialistes à son propre usage. Ainsi :

VITICULTURE : DANGER DE MORT

Le malaise viticole met en cause les structures mêmes de la France.

La prééminence administrative et politique de PARIS et de la région parisienne sur la province et en particulier le midi viticole va nous reléguer avant peu au rang de pays sous-développé.

Les technocrates parisiens ignorants de nos problèmes préfèrent le vin algérien à celui que nous produisons.

Face à notre unité et à notre cohésion le régime ne trouve que des mercenaires à nous opposer (BEZIERS 13 FEVRIER).

Le centralisme jacobin est en train de subir un démenti flagrant, lorsque le mécontentement surgit de toute part.

Contre tous ces maux, seule une DECENTRALISATION effective peut permettre au MIDI de remonter la pente.

Seuls les gens issus de notre SOL et de notre RACE peuvent prétendre détenir les responsabilités d'administration et de gestion de notre région.

à propos de l'émission de t.v. hexagone consacré à l'agriculture

Il y a quelque temps, une émission télévisée de la série « Hexagone », consacrée aux problèmes agricoles en France provoqua un certain scandale. Nous avons demandé à M. Raymond Lacombe, Secrétaire général de la F.D.S.E.A. de l'Aveyron — et qui, en tant que tel n'apparut que très brièvement au cours de l'émission à laquelle il « participait » — de bien vouloir nous donner son opinion sur ce sujet.

La dernière émission de l'O.R.T.F. consacrée à l'Agriculture « Adieu Coquelicots » présentée et commentée par François Henri de Virieu a suscité dans l'opinion publique, et l'opinion agricole, et opinion agricole en particulier, de vives réactions.

Venant après le plan Mansholt, le Plan Vedel, les articles de Roger Priouret dans l'Express et de multiples autres prises de positions de technocrates français et européens, cette attaque de l'agriculture s'inscrit dans la ligne d'une campagne de dénigrement systématique, menée avec la bienveillance des pouvoirs publics.

Cette émission est injurieuse pour les agriculteurs. Elle caricature les hommes aux prises avec une mutation, sans précédent dans l'histoire, des évolutions techniques et sociologiques.

Ne retenir comme valable, dans la présentation qui a été faite dans l'émission, que les grosses unités capitalistes, c'est prendre une option politique très nette, et écraser sans pitié les centaines de milliers d'agriculteurs qui ont compris l'évolution, et font face courageusement en se formant, s'organisant pour mettre en place les formules sociétaires et collectives d'entraide, pour la production, la transformation et la mise en marché de leurs produits.

D'autant plus, que même sur le plan strict de la rentabilité pure, ces grosses unités ne sont pas compétitives. A combien revient le litre de lait de l'étable de 500 vaches de l'Isère, présentée dans le film ? Là-dessus Monsieur de Virieu a été d'une dis-

crétion absolue.

Aussi mettons-nous en garde solennellement les autres catégories sociales contre un tel abus de la confiance des gens. Prenez garde à cette intoxication progressive des esprits qui vous amène à réagir inconsciemment contre les agriculteurs. Gardez assez d'esprit critique pour vous informer ailleurs qu'auprès de cette propagande officielle.

Que l'on comprenne bien que s'il y a eu, s'il y a et s'il y aura à travers les années des changements et des évolutions nécessaires, elles doivent être le fait des intéressés eux-mêmes, qui prennent à bras le corps leurs propres destinées.

Que l'on sache aussi, que vouloir faire le vide complet en agriculture, dans notre milieu rural, équivaut à un suicide collectif, concernant alors la société tout entière.

Ce n'est pas avec quelques monstres urbains à travers le pays que l'on équilibrera demain notre société, mais bien plus, par un développement harmonieux de chacune des régions françaises, avec leurs richesses, leurs particularités et leurs diversités.

Nous en appelons à la conscience de tous, pour nous aider à établir la vérité. Et nous crions bien fort la volonté des hommes de la terre qui ne se laisseront pas écraser sans se battre.

Raymond LACOMBE,
Secrétaire général
de la F.D.S.E.A.
de l'Aveyron.

C'est un bien étrange écho, qui vient de nous parvenir en pleine deuxième moitié du 20^e siècle, par la bouche du général Lon Nol, l'homme fort du Cambodge d'aujourd'hui.

Après le massacre d'un village vietnamien, (ethnie minoritaire), déclaration souriante à l'ORTF :

— « Je pensais bien que parmi ces vietnamiens, il y aurait des innocents, mais c'est assez difficile de distinguer tout ça ».

Bien des siècles après Béziers, on reste confondu devant les mêmes personnages, les mêmes méthodes, les mêmes arguments, le même vocabulaire. Et surtout, le même mépris de la personne humaine.

SI VOUS RECHERCHEZ UNE INFIRMIERE
DIPLOMEE et QUALIFIEE
pour tous soins (garde-malades, aide-soignantes)
JOURS ET NUITS

Adressez-vous à :
L'ASSOCIATION DES INFIRMIERES D'OC
Siège Social : 44, avenue Léon-Blum - 31 - TOULOUSE
Téléphone : 48.63.21

panorama occitan

Je suis content. Nous sommes contents. Nous sommes un peuple heureux. Heureux de vivre et sans problème sous un ciel toujours clément.

Ce bonheur, cet art de vivre, nous savons si bien le communiquer aux autres, que la très populaire O.R.T.F., animée d'un sentiment qui ne peut que l'honorer a tenu dernièrement et à plusieurs occasions à nous représenter tels que nous sommes (tels qu'elle conçoit que nous soyons) à nous exprimer pour tout dire, à nous, les fils mystérieux du soleil couchant.

Et nous, après cela, avec la gentillesse qui nous caractérise, nous nous évertuons à nous ressembler pour ne pas avoir le sentiment pénible de décevoir le touriste-ethnologue qui vient si gentiment nous photographier, nous râter, nous enregistrer, et surtout nous apporter son humanisme hérité de Descartes et de Françoise Sagan.

Mais revenons au cycle des feuilletons « méridionaux (parlez-vous le « méridional ? »), maintenant achevé semble-t-il et grâce auquel des millions de personnes ont pu pénétrer l'âme secrète de notre civilisation et partager intimement nos petits soucis.

D'UN VIEILH POBLE FIER E LIURE SIAM BENSAL LA FINICION...

Il y eut donc récemment les aventures de Maurin des Maures.

Grâce à ce personnage immortel, nous avons pu vivre pendant plusieurs semaines dans « ce pays de providence » fleurant le thym, la lavande

et le romarin, pays sauvage et pittoresque, sans une seule fois, extrême ravissement, heurter notre regard à un fil de fer barbelé ou à une quelconque base nucléaire. Ce pays où l'on est si peu sérieux et où, à écouter parler les gens on a tant de peine à ne pas s'esclaffer. Ce pays d'anarchistes-bons-enfants où l'on ridiculise le gendarme mais où l'on a suffisamment le sens des convenances pour honorer le préfet et vénérer le ministre.

Dans ce lieu typique, évolue donc pour notre joie, un personnage typique de la Provence de grand-père.

Mais quelle étrange région tout de même, où par originalité, le mot « lièvre » est de genre féminin, comme l'explique fort doctement un berger-ermite auquel une jeune corse (du siècle dernier), veut donner une leçon de beau langage.

Y aurait-il de l'Occitan là-dessous ?

Mais non ! Seulement une façon particulière de parler français, un « provincialisme » comme on dit, une « façon vicieuse de parler » si vous préférez. Mais c'est si sympathique tout cela, et puis ça fait partie du paysage avec l'ensoleillement, le chant des cigales, le parfum de la garrigue et tout et tout...

D'abord, on ne leur demande pas à ces gens de s'exprimer, mais de parler, seulement pour entendre le son de leurs paroles. On ne leur demande pas d'être quoi que ce soit, mais de représenter un certain type d'individu, de jouer un certain rôle dans un certain paysage et c'est tout.

L'ami de Maurin, lui s'appelle « Parla-solet » (parlo-soulet), et lui

aussi à l'air vrai. Il paraît même qu'il est originaire de la région et qu'il a été enthousiasmé par la proposition qui lui a été faite. Ce qui prouve qu'il y a encore de bons nègres.

Mais quel plaisir d'entendre ces deux mots d'Occitan prononcés de façon si sûre (cette langue pittoresque, expressive, imagée, colorée, chantante... (j'ai oublié le reste, pardonnez-moi !) : « Parlò-soulé », puis soudain « parlò » (comme on dit Charlot !). Nous avons même eu droit à quelques jurons typiques. Folklorisés, ils ne sont plus maisonnants, mais savoureux (Ça y est, c'est « savoureux » que j'avais oublié tout à l'heure).

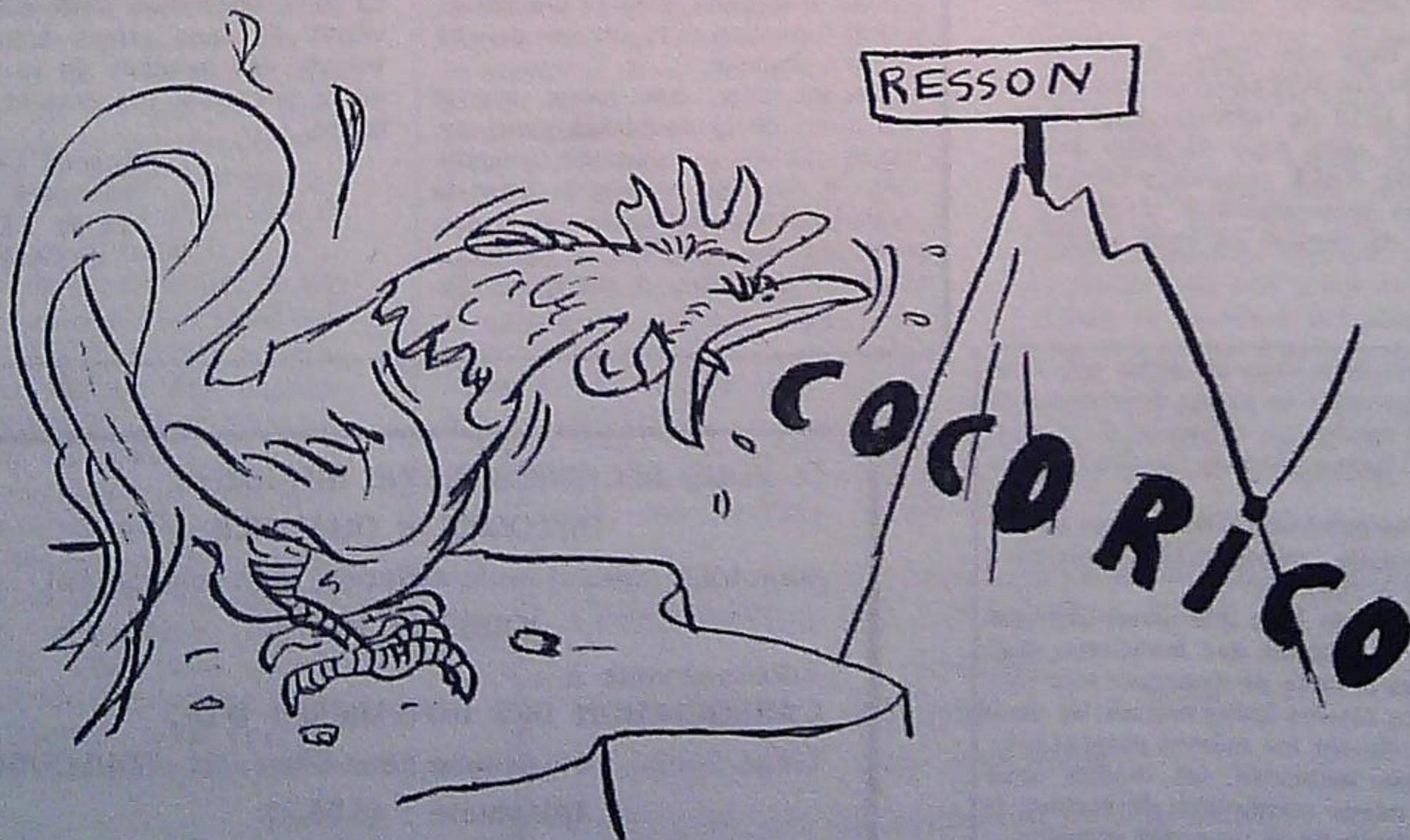
Enfin, nous avons vraiment été gâtés, et si nous n'en redemandons pas, c'est uniquement de peur d'abuser, d'être les seuls à bénéficier de cette générosité spontanée qui nous vient d'en haut. Il faut, en effet, penser aussi aux autres, à nos petits amis bretons par exemple...

CREATION EN PAYS D'OC

Mais pour en revenir à nous-mêmes, en plus des « œuvres » télévisées, nous avons aussi « notre » cinéma. — Plus précisément, les provençaux, toujours eux, qui sont les plus photogéniques paraît-il, mais c'est pas juste ! —

Ainsi, « Heureux qui, comme Ulysse »... Ulysse, c'est le cheval et celui qui a fait un beau voyage, c'est Fernandel...

Autrefois, il jouait le rôle de divers personnages, maintenant il ne joue plus que son propre rôle pour ne pas risquer de se tromper. Et pour ne pas se perdre, il tourne en rond sous le soleil de



Provence. Le spectateur non plus ne se perdra pas, en effet les réalisateurs du film ont choisi un itinéraire bien connu pour que chacun s'y reconnaisse. Ainsi à Paris en plein hiver, — voyons, chaque homme a deux lieux de résidence, le sien et Paris, le premier étant le secondaire —, nous arrivera encore comme un air de vacances.

Les critiques ne s'y sont pas trompés (relisez-les), ce film est extrêmement touchant et pittoresque, sous le soleil provençal, sous ce ciel d'un bleu infini à travers les cris des cigales et la senteur du romarin, l'accent provençal si coloré...

Mais qu'on ne s'y trompe pas, la Provence, toujours la Provence, a choisi résolument le progrès et la prospérité, c'est même un provençal — amélioré et évolué, dieu merci — qui l'a dit à la T.V., quand il était fortement question de régionaliser (« ils régionalisent, décolonisons » disaient même certains mauvais esprits à cette époque).

IA DE MORTS QUE CAL TUAR !

Ce monsieur donc apaisa considérablement notre inquiétude en faisant ressortir de son analyse... que la vieille Provence était bien morte et que la nouvelle était tournée vers l'avenir. Il apporta même à l'appui de son dire, une preuve irréfutable : « On ne parle plus provençal ».

Le provençal, qu'est-ce que c'est ? A oui, ils en ont parlé, ils ont même cité Mistral (en français). C'est effectivement pour son œuvre en provençal

que ce poète obtint le Prix Nobel en 1904. Guère plus d'un demi-siècle après, cette langue est déclarée morte, comme on parle d'une épidémie vaincue, par un monsieur satisfait et qui ne cache pas son soulagement.

L'air réjoui, il constate la beauté du crime parfait, propre, net, sans douleur, sans preuve, sans témoin et sans un cri de la victime (l'assassin s'était mis des gants). Bravo ! Toujours les mêmes mauvais esprits parlent de « génocide », là, il y a de l'abus. Qu'est-ce qu'un génocide d'abord ? Un génocide culturel ?

C'est le fait de tuer une langue et une civilisation, ici, c'est différent, l'occitan « savoureux » et sa civilisation « brillante » meurent tout simplement de leur « belle mort ». Ou si vous voulez, tués par le Progrès.

Il faudrait aussi que chacun sache bien, que nous sommes dans un pays et sous un régime de liberté et, qu'étant tous égaux, tout le monde doit avoir le droit de parler français. D'autre part, comme celle des Africains francophones, notre histoire ne saurait dater que de l'introduction massive du français, avant c'était le tribalisme. La preuve, c'est que ceux qui parlent encore cette langue sont accusés souvent de vouloir retourner à cet état primitif.

Mais de toute façon, comme l'avait fait pertinemment remarquer un jour, un monsieur très digne à une bande d'excités : « Mais personne ne vous empêche de parler patois. »

Vous dites que « si on l'avait enseigné à l'école ?... » mais voyons, enseigné, codifié et orthographié l'occitan aurait perdu toute sa saveur et son pittoresque, alors !...

Alors, il y a Pessemesse (Peire), qui, dans un récent article (« Oc », n° 1, nouvelle série), nous raconte une petite histoire. C'est celle d'un chercheur qui, fouillant dans des bibliothèques trouva quelques lettres de Sade — le Marquis à la mode — écrites dans une langue qui n'était, ni celle de François Mauriac, ni celle de Cicéron. Décontenancé, il demanda, et on lui apprit qu'il s'agissait de l'Occitan. Tiens l'occitan existait, il l'ignorait (jusqu'au moment où il l'a rencontré).

Et Pessemesse conclut : « Putarassa d'escòla franchimanda », vous vous rendez compte ? Putarasse d'école franchimande ! Traiter ainsi l'école gratuite et obligatoire de Jules Ferry, natre saint laïque !

MAIS...

Heureusement, dans toute cette chienlit, il reste encore des gens raisonnables et qui ne s'en laisseront pas conter. Il y a bien sûr, ceux qui modestement se présentent en défenseur de la République, cette malheureuse allant de protecteur en protecteur, semble aujourd'hui être enfin en bonnes mains. Et puis, il y a l'autre, le Parti Communiste Français (ne pas oublier le label d'origine) qui n'est pas encore revenu de sa grande frayeur de l'autre année où la révolution lui passa si près.



demment certaines tutelles.

La principale vertu du militant est maintenant le patriotisme, et avec une simplicité et un tact qui ne passeront pas inaperçus, on a adopté le bleu de France pour les inscriptions murales et ajouté par un réflexe touchant, la fleur de lis aux armoiries traditionnelles du Parti.

MISE AU POINT...

Avec ça, il y a toujours des gens pour crier — ça devient même agaçant — des mots creux, depuis longtemps vidés de sens, et que peu de partis comprennent encore : la Liberté, la Dignité... on ajoute parfois la Vérité. Bon alors :

— La liberté : nous l'avons depuis que nos ancêtres ont fait 89, d'une part et d'autre part depuis que le Général de Gaulle a bouté les Allemands hors de France.

— La Dignité : A quoi ça sert ?

— La Vérité ? Alors là, notre grand pays, nous l'avons vu, s'honore de posséder un esprit qui ne tolère les abus d'aucune sorte. De même, ne serait-ce que par un respect profond pour les grandes figures de notre histoire nationale, pour l'éblouissant exemple qu'elles nous ont légué, nos représentants ne sauraient admettre plus longtemps le relâchement des mœurs et de la morale, et sont bien décidés à lutter efficacement contre la vague d'érotisme que nous menace toujours plus, de jour en jour.

La vérité, cette fille impudique, dont

les exhibitions d'un goût douteux, risqueraient d'altérer gravement la santé morale des citoyens, est tenue de

porter un cache-sexe.

Mais tranquillisons-nous puisqu'il est tricolore.

Louis RICHER.

las eleccions cantonalas . . .

LUTTONS contre le COLONIALISME INTERIEUR

Le socialisme est d'abord un combat permanent contre toutes les formes de domination de l'homme sur l'homme. Le colonialisme est l'une de ces formes. Le P.S.U. a toujours lutté contre la politique colonialiste faite par la France, en particulier en Afrique. Il lutte aujourd'hui contre le colonialisme intérieur.

Les Occitans n'ont jamais cessé que cela change tant que le régime de l'Etat colonialiste sera en place. Les Occitans ont donc un intérêt évident à ce que soit possible et même à ce que se réalise le projet de l'Europe.

1970. Des élections départementales au sud de la Loire. Un parti qui n'est ni plus ni moins que le parti des Occitans. Le P.S.U. est donc le parti des Occitans. Les Occitans ont un intérêt évident à ce que soit possible et même à ce que se réalise le projet de l'Europe.

Les Occitans n'ont jamais cessé que cela change tant que le régime de l'Etat colonialiste sera en place. Les Occitans ont donc un intérêt évident à ce que soit possible et même à ce que se réalise le projet de l'Europe.

Les Occitans n'ont jamais cessé que cela change tant que le régime de l'Etat colonialiste sera en place. Les Occitans ont donc un intérêt évident à ce que soit possible et même à ce que se réalise le projet de l'Europe.

Les Occitans n'ont jamais cessé que cela change tant que le régime de l'Etat colonialiste sera en place. Les Occitans ont donc un intérêt évident à ce que soit possible et même à ce que se réalise le projet de l'Europe.

Les Occitans n'ont jamais cessé que cela change tant que le régime de l'Etat colonialiste sera en place. Les Occitans ont donc un intérêt évident à ce que soit possible et même à ce que se réalise le projet de l'Europe.

Les Occitans n'ont jamais cessé que cela change tant que le régime de l'Etat colonialiste sera en place. Les Occitans ont donc un intérêt évident à ce que soit possible et même à ce que se réalise le projet de l'Europe.

Les Occitans n'ont jamais cessé que cela change tant que le régime de l'Etat colonialiste sera en place. Les Occitans ont donc un intérêt évident à ce que soit possible et même à ce que se réalise le projet de l'Europe.

Sylvain DANIEL
Candidat du P.S.U.

dins auda ...

g. vidal a limoux

s. daniel a quillan

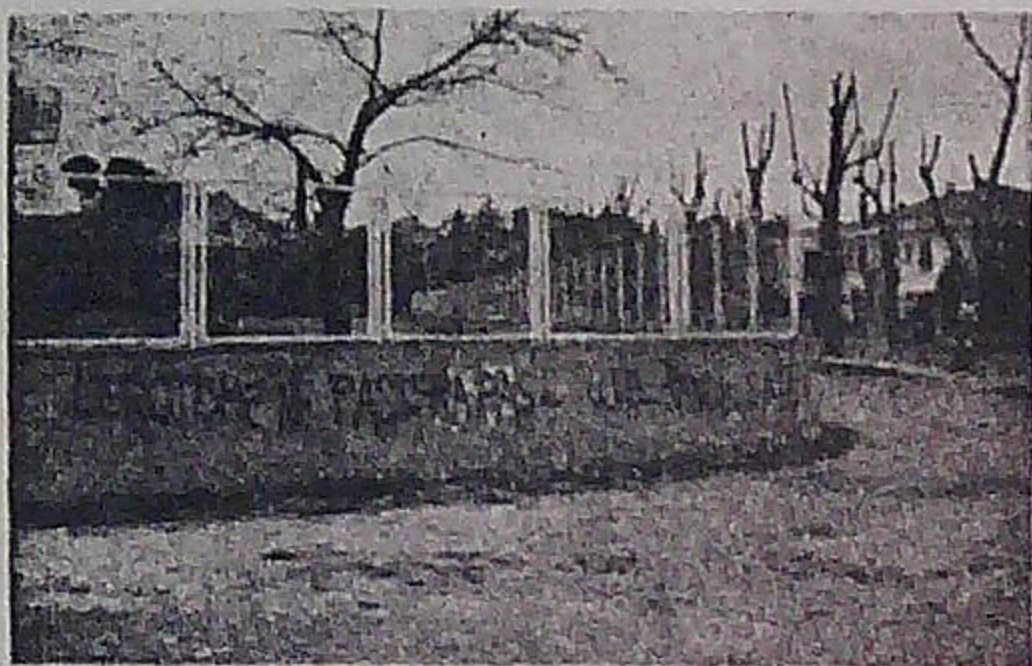
descolonizam occitania

... e a tolosa



la logica en lenga d'oc

VOTEZ
ALEXANDRE SANGUINETTI
en Conseil Général de la Haute-Garonne
canton de Saint-Jean
Alexandre SANGUINETTI à l'Assemblée Nationale.
SOYEZ LOGIQUES
Exigez le rattachement de la Haute-Garonne à la Région Occitane.
La Midi-Pyrénées, la Haute-Garonne
Arrachez-vous
VOTEZ
Alexandre SANGUINETTI



alerte : le néo-baroque occitan à montpellier menacé

L'Age d'or du baroque occitan fût le 17^e siècle à TOULOUSE. Le néo-baroque du XX^e siècle naquit en mai 68 à PARIS, mais ne tarda pas à se répandre dans tout l'hexagone. Il semble qu'il ait trouvé en Occitanie et particulièrement à MONTPELLIER un milieu extrêmement favorable à son épanouissement. On peut déjà caractériser cette nouvelle forme artistique, à la fois, littérature, peinture, et architecture. Le matériel est très rudimentaire, soit peinture, soit goudron, soit pour les plus fortunés bombes à vaporiser. Au début ce fut noir et blanc, puis vint l'époque de la couleur. On vit des créations, rouges, vertes, bleues. Toutes les richesses de la palette s'étalèrent sur nos murs. Car tel est le cadre du néo-baroque, en général toutes sortes de murs ont été essayés. Une statistique de l'I.N.S.E.E. a prouvé que 60 % des murs choisis appartenaient à des architectures universitaires, 30 % à des architectures administratives où à des immeubles modernes et 10 % à des monuments historiques. Cette dernière caractérisation, quoique assez récente tend à se généraliser de plus en plus, et déjà l'on arrive à dater une carte postale de l'Arc de Triomphe par exemple, à partir de l'inscription qui le décore. Ainsi il y a eu l'époque « descolonizam Occitania », l'époque « UDR = SS », et l'époque « FLAC ».

Quels sont les caractères de cet art si spontané, si émouvant ? D'abord, comme l'art du Moyen Age, il est anonyme, il se moque de la gloire publique. Certains par là-même, lui reprochent sa clandestinité, de ne pas révéler ses artisans au grand jour. Mais c'est un art dangereux. Toujours les créations géniales ont connu la répression. Celle-ci n'échappe pas à la règle : les artistes baroques sont traqués, de jour et de nuit par des milices spécialement équipées. L'artiste baroque vit dangereusement. Il doit raser ces murs qui sont pourtant son instrument de travail, le lieu de sa création jaillissante et diversifiée.

En deux ans de création, que peut-on dégager de cette production considérable. D'abord, l'existence d'écoles multiples : les œuvres sont signées de façon diver-

ses, par un A : « Palais d'injustices » sur le palais de justice, « Jouissez » sur une maison de repos, « Défendons la Chine communiste » signé P.C.L.M.F. La plus récente semble être U.J.P. Renouveau : « L'érotisme ne passera pas »; thème neuf assez surprenant dans le concert baroque d'aujourd'hui.

La répression est toujours à deux faces. Ici, le Janus repressif s'appelle J.P. LAGARDE. D'un côté, il tente de récupérer le dynamisme et, oserons-nous le mot, l'aspect révolutionnaire du néo-baroque, en créant « des panneaux de libre expression », inaugurés en grande pompe par le Maire de la cité. Vouloir oter à l'artiste baroque cet acte essentiel, moteur de son art, la quête du mur ! Peu s'y sont laissés prendre, les plus faibles, les médiocres. Les autres ont ignoré avec dédain, cette basse manœuvre.

Alors Janus, montre l'autre face : Il en veut surtout à un artiste occitan fameux quoique anonyme. Il signe « OC » tout ce qu'il fait. Le premier il a orné les monuments historiques, leur donnant vie et mouvement, le premier il a porté son art à l'avant-garde de l'architecture à la Grande Motte, le premier enfin il a osé sortir des murs, et lancé la décoration des affiches (Air France nous pompe l'Air).

Sur ces deux derniers points, J.P. LAGARDE, se déchaine. Voici ce qu'il écrit dans le grand quotidien d'information du MIDI.

— « Le seul point favorable à ces jeunes barbouilleurs, c'est un peu d'humour. Quand on voit pour la première fois certaines affiches transformées par eux, comme celle de cette belle fille qui montre la plus intéressante partie de son anatomie pour faire valoir une marque de collants, et sous laquelle ils ont écrit « MIDI LIBRE, torche cul quotidien », on ne peut s'empêcher de rire. La première fois seulement. Car il en est ainsi de toutes les blagues : on rit une fois, après ça fatigue... »

Mais devant les innombrables inscriptions (en mauvais occitan, d'ailleurs) qui souillent le socle de la statue de Louis XIV — comme devant celles de la Grande-

Motte, et d'autres — on ne peut s'empêcher de penser que s'il suffit d'un ou de deux individus pour causer du tort à toute une collectivité il est étonnant que la police, pourtant généralement bien renseignée, n'ait pas encore mis la main sur eux, et qu'ils puissent en toute impunité continuer à trahir l'Occitanie. »

Sans vouloir discuter de la singularité des goûts anatomiques de notre confrère, sans vouloir discuter de l'absence totale d'information de notre confrère, sans vouloir discuter de la subtilité politique de notre confrère, nous clamons cependant notre indignation en constatant, que notre confrère puisse se permettre, dans un journal aussi sérieux, pondéré, objectif que « le Plus grand quotidien d'informations du MIDI », de faire un appel direct à la répression contre un des artistes les plus représentatifs de la jeune génération néo-baroque, nous élevons une énergique protestation devant cette atteinte flagrante portée à la liberté d'expression.

R. Andrieu



Il est bien entendu que nous n'aurions jamais osé publier cette photographie si MIDI-LIBRE ne nous y avait en quelque sorte autorisé, et nous le faisons seulement pour appuyer ses propres affirmations.

viure

Un numeró que demandariá un long estudi que podèm pas balhar aici. Caldriá entrar dins lo debat « Sus la cultura » dubèrt per R. Lafont e J. Larzac per dos articles : « Practica de la desalienacion » (Lafont) e « La letra tua » (Larzac). Dins la presentacion d'aquel debat la redaccion de la revista escriu : « Dins lors semblanças e lors ressons antitetics, pòrtan testimóni del biais que se pausa ara a nosautres la necessitat d'una reflexion critica radicala sul concèpte de cultura ».

La tasca passariá plan luenh de las intencions d'un simple rendut compte. Mas me sembla que la rampelada de VIURE deù menar cap a una contribucion dinamica a la recerca que pren un vam novèl.

En defóra d'aquelis dos articles cal mencionar un long e fòrça interessant estudi d'A. Balent sus los « partits politics al principat » — cal entendre los partits dans la Catalonha de uèi. Dins la sèu presentacion, Balent nos ditz : « Aquel estudi laissa de caire un partit de Catalonha, volèm dire lo sol partit autorizat per la lei, lo partit oficial « La Fet y Jons ». Estudiarem pas nimal las organizacions sendicalas obrièras, nimal lo moviment estudiant. Son estudi poiriá esser l'objecte d'autres articles. » Los esperam amb fòrça simpatia.

Glaudi Barsóti se demanda, el, se Fós (entre Róse e Berra) es una bofiga o una realitat ». La conclusion de Barsóti : « Fós vèn una realitat par ço qu'es dei profièchs acampats; pèr lei monópòlis. Es una bofiga per ço qu'es dau desvelopament vertadièr d'Occitania. A nosautres d'obrar per que lei profièchs capitalistes siàn tornats a la region, a Occitania, qu'adonc siàn socializats, parei dei riscas. Amb Fós lei Occitans an una escasença bèla per alagar sas ideas. »

Lo numeró s'acaba per las cronicas del calendari sus l'actualitat, la politica e los libres.

Albèrt Seronès.

"OC"

« OC », la revue littérale du docteur Ismaël Girard, paraît de nouveau après quelques années de silence.

Rappelons que « OC » est la plus ancienne revue occitane digne d'intérêt, et qu'elle a été pendant très longtemps au centre du mouvement occitaniste, et le lieu de rencontre de nos plus grands écrivains.

C'est donc avec la plus grande joie que nous accueillons sa nouvelle série.

Au sommaire du n° 1, un poème de

Bernard Manciet : « Lo gran enterrament a Sabres », une nouvelle de Max Allier : « Rescontre en Montanha » et diverses chroniques intéressantes la vie culturelle en pays d'Oc.

demain l'occitanie

Publication du Mouvement de la Jeunesse Occitane. B.P. n° 81 Marseille 01.

Cette revue, plus spécialement provençale, mais qui se veut aussi pan-occitane, est née à Marseille, au moment où « Occitania Nova » voyait le jour à Toulouse, et possède la même périodicité que celle-ci. Rédigée presque uniquement en français (efficacité avant tout), elle est une revue à la fois légère et éclectique, et animée d'un esprit assez différent du nôtre. Dans le premier numéro, deux articles ont retenu particulièrement notre attention. D'abord, une enquête sur le phénomène colonial d'aménagement du territoire en Provence (à Canjuers, Var, 34 000 hect. achetés par l'armée, mécontentement des autochtones et inquiétude quant à l'utilisation future de ces terres) et une présentation assez précise des différents visages de l'occitanisme politique. Dans le dernier numéro, nous avons surtout apprécié une étude sur l'Euzkadi, et un panorama général de la presse occitane.

obradors

Aquel n° 2 nos balha la seguida de l'article de Robèrt Lafont sus « los nivèls de lenga e de lengatges dins l'escrich occitan » e un article de E. Gasanhas sus « Lo ton e l'estil dins La Grava sul camin ». Articles fòrça universitaris que pòdon sustot interessar un public d'estudiants e d'especialistas.

La mai granda part del quasèrn es consagrada a un bèl poèma de Gardy e una novèla d'Ives Roqueta.

« Caramentrant al mes d'agost » es un poèma d'amor al gost de desesperança : « diga-li a la vida

qu'ara
la cambiarem pas pus
que jamai l'an pas cambiada
e que tot es perdut
per li causas umanas. »

La novèla d'I. Roqueta « Enfurhung in die Florida » es un plaser de cada moment. Se l'òm deù creire l'autor meteís « tot es partit de l'enveja de parlar de Sèta en estiu, amb un costat Vitellóni e un costat Chandler ». Benlèu... Mas balha sustot l'enveja de legir lo libre de novèlas que se va publicar jos lo titol de « Made in France ».

A.S.

"occitanie libertaire"

« Occitanie Libertaire » édité par la fédération anarchiste-communiste d'Occitanie (C.N.T., 24 rue Ste-Marthe, Paris 10^e) vient de paraître. Il s'agit d'une revue ronéotypée, d'aspect modeste mais de contenu extrêmement varié et intéressant.

« L'OCCITANIE LIBERTAIRE » dénonce le processus de désintégration de notre peuple, propose des solutions réelles, pratiques, des schémas économiques basés sur la liberté et la coopération. Nous triomphons, si nous voulons avec force et détermination. L'ÉTAT est condamné à disparaître face à la volonté des hommes, et avec lui cette « France » irréaliste où les peuples non français n'ont que le droit de se taire. »

« La désintégration de l'Etat jacobin, construit sur le crime et la guerre, consacrera la renaissance de l'homme, avec la richesse de tous ses particularismes culturels et ethniques, qu'avaient tenté de détruire à jamais les servants de l'Etat, en réduisant le « patriote » à l'état d'un automate démocrate, dont ils entretenaient savamment le mécanisme civique. »

« Il faut effacer, une fois pour toute, le mythe criminel de l'Etat, s'incarnant dans un ou des chefs, chargés par Dieu, le parti ou le Suffrage Universel, de « guider » un troupeau de crétins sur les voies du destin national. »

« Il ne s'agit pas de ressusciter des nostalgies, mais de construire l'avenir. Le problème n'est pas tant de créer un état Occitan qui reproduirait, par homothétie politique, les tares de l'état français, que de promouvoir une communauté d'hommes libres, conscients de leurs responsabilités. »

l'europe en formation

n° 120 de mars 1970

Cette revue, européenne et internationale comme son titre l'indique consacre ce numéro à différentes études parmi lesquelles se détache un excellent article de Robert Lafont « L'Occitanie ».

La recherche menée par R. Lafont depuis des années sur la réalité occitane et ses fondements géographiques, historiques, économiques et culturels, l'a conduit à répondre aux sollicitations de tous ceux qui veulent connaître l'Occitanie en refusant de s'arrêter au folklore ou à quelque aspect trop partiel de cette réalité. Il y a là une situation sans doute inconfortable et qui pourrait à la longue entraîner la constitution d'un arsenal d'arguments offerts sans grandes variantes aux demandeurs.

Sil est vrai que la matière ne peut être indéfiniment renouvelée il n'en reste pas moins qu'elle peut, même sous la simple forme de l'étude ramassée en quelques pages, apporter aux lecteurs le dernier état d'une recherche sans cesse approfondie et sans cesse élargie. C'est ce que fait R Lafont en utilisant ses travaux les plus récents pour le chapitre « La réduction culturelle du Sud. »

Et comme son article s'adresse à des militants de l'idée européenne, il marque nettement certaines limites : « L'Occitanie est à la fois en lutte pour et contre l'Europe. L'Europe actuellement dessinée et vécue est sa principale ennemie, son ennemie « mortelle » qui l'épuise. Il est vrai aussi qu'un avenir occitan n'est guère concevable, s'il s'agit de sauver et de promouvoir tout le capital humain ici présent, sans une construction supranationale : à condition qu'un nouvel équilibre économique, social et politique soit réalisé entre Bassin méditerranéen et Europe du Nord, à condition aussi qu'une décolonisation révolutionnaire soit entreprise. »

A.S.

la nation bretonne

LA NATION BRETONNE, périodique politique, satirique et culturel (Manoir de St-Peran, 22, Glomel). Ce bi-mestriel, format journal, est né lui aussi au début de cette année. Souhaitons-lui prospérité et longue vie. Du social au polémique, du culturel à l'agricole, nous avons relevé nombre d'articles intéressants. Citons l'éditorial de Glenmor (le chanteur, oui) :

« Il paraît en ce siècle d'inquiétude, qu'à toute normalisation convient un sentier sans jeunesse. On normalise au passé. Il est vrai que les vieux sont au pouvoir, il est dit que les jeunes coûtent cher... »

« Je me rappelle la maison Capet — Valois — Bourbon qui devint Marianne. Toute fille aînée s'engrossait au rythme des saisons. Nous n'étions que serviteurs et silences. Aujourd'hui me revient droit de propriété et droit de château. Toi inoubliable héros, toi mon père, tu labourais une terre qui t'appartenait sans le savoir, et ne payais que le prix de la démesure des autres »...

« Vous êtes demain quand ils parlent au passé. Il est bon d'œuvrer enfin au-delà des clôtures, au-delà des sièges. Les vents de chez nous ont l'acre odeur des nouvelles libertés ».

per noste

PER NOSTE. Bulletin bimestriel de l'Institut d'Etudes Occitanes, section du Béarn-Gascogne. Cette revue, éditée à Orthez, par une équipe d'occitanistes particulièrement dynamiques, est une des plus intéressantes publications régionales. Sérieuse,

mais sans préjugés concernant la graphie ou les dialectes, PER NOSTE a effectué un impact réel dans la population béarnaise. Cet exemple reste à méditer. La tâche que semblent s'être fixée les responsables, paraît être l'information culturelle et l'éveil chez les gens de l'extrême ouest d'une conscience occitane encore confuse.

Adresse :

Lavignotte, route de Bordeaux, 64-Orthez C.C.P. Lavignotte « Per Noste » Bordeaux 3.816-52.

actualitat occitana

Le P.S.O. — Parti Socialiste Occitan — n'est pas mort, et il le fait savoir. D'abord en refaisant paraître son bulletin mensuel : « Actualitat Occitana (84 - Marlères, Vaucluse) dont la modestie d'aspect est rachetée par la vigueur du ton employé et la santé qui s'en dégage.

Le parti Socialiste Occitan apporte aussi quelques précisions sur le thème de sa campagne : « Etrangiers defóra », slogan qui choqua bon nombre de personnes.

« ... ceux à qui nous avons non seulement le droit mais l'impérieux devoir de dire « Etrangier defóra » ne sont pas les simples citoyens... mais les représentants du grand capital impérialistes...; ce sont les allemands, néerlandais et autres qui, depuis quelques temps déjà, s'emparent des terres du Limousin, du Haut-Languedoc, etc.; et seulement dans la mesure où leurs activités ne s'exercent pas au profil exclusif, économique et social de telle ou telle région du territoire occitan... Quant aux simples citoyens franchimands et autres, nous nous devons de les traiter avec le maximum d'égards et de fraternité. Nous devons les convaincre de la légitimité de notre combat et les amener à prendre fait et cause pour nous, après les avoir persuadés que l'émancipation générale des nations allogènes de l'hexagone est la condition de leur propre émancipation, économique, sociale et culturelle.

courrier interplanétaire

« Le Courrier Interplanétaire, organe de l'Union Mondiale d'Avancée Humaine », auquel on ne saurait reprocher de ne pas voir les problèmes de haut, fait siennes dans son dernier numéro, les thèses que nous défendons ici. Sous le titre « Le fol espoir du XX^e Siècle » :

« L'ancienne Occitanie était « proudhonienne » avant l'heure, dans son organisation sociale et politique, nous rappelle notre ami Michel HELMER, un des plus grands prévisionnistes contemporains. Les mouvements autonomistes basques, irlandais, bretons, etc., sont essentiellement anti-impérialistes. Un récent manifeste du « Comité de la Bretagne Libre » rappelait cette vérité première des mouvements de libération, que la presse dite d'information cache :

« Nous ne pouvons concevoir notre combat que dans une adhésion aux principes généreux du socialisme. Mais notre socialisme refuse quoi que ce soit de commun avec le socialisme étatique, bureaucratique et totalitaire. Il sera humaniste, coopératif, fédéraliste et communautaire. « Nous ne savions pas, décidément, que nous avions tant d'amis ! »

DESALIENATION

Après le voyage pompidouesque aux Etats-Unis, affirmation du journal israélien Haaretz, cité par Le Monde, cité quant à lui par La Nation Bretonne (Honnêteté !) :

« Nous n'en sommes pas, d'un point de vue historique, des étrangers dans la région, et quant à la minorité arabe qui vit parmi nous, elle peut exprimer sa culture et son identité nationale avec plus de liberté que la minorité bretonne en France. »

Comment peut-on être Breton ?

Radal, publication du Comité d'étude et d'Action régionale du Sud-Aveyron, intitule un de ses articles : « Décolonisons le Sud-Aveyron ».

Il est dit notamment :

« Il faut affirmer que les ressources durement collectées dans notre Sud-Aveyron doivent vite se réinvestir en totalité dans ce terroir, sinon, ce ne sera pas à la légère que l'on pourrait parler de détournements de fonds. »

Déclaration d'un membre du Comité d'action viticole de l'Aude à Capendu :

« Nous subissons à présent le poids de 600 ans de colonisation. »

Déclaration de M. Bruel, F.D.S.E.A. :

« Dans une région comme la notre, la sécurité des agriculteurs passe par les débouchés. Il faut donc songer à organiser la transformation et la commercialisation des produits. Si l'on compte sur les sociétés capitalistes, on risque de courir au devant de déconvenues. Il importe donc aux agriculteurs de s'assurer le plus possible le contrôle de ces appareils, d'une part en renforçant la coopération, d'autre part en ne se désintéressant pas des sociétés à type capitaliste. Sinon, on prend le risque de laisser l'initiative à des gens qui n'auraient pas les mêmes intérêts que les producteurs, des gens qui non seulement ne parlent pas patois, mais risquent même de ne pas parler français. »

Tout doucement, on y arrive. .

comment peut-on être breton ?

essai sur la démocratie française par morvan lebesque

Editions LE SEUIL

Dans une autre époque, cette question s'adressait aux persans, et cela était destiné à faire rire les français sur leurs propres mœurs. Reprise aujourd'hui par Morvan Lebesque, pour désigner à l'opinion la réalité des gens de l'Ouest, elle n'en est pas moins ironique, seule l'attitude du lecteur change : elle peut éveiller chez lui une curiosité amusée. Il sortira alors honnêtement de ce livre-souricière (Mais sort-on d'une souricière ?)

Dans les deux cas, dans les deux époques, il ne s'agit que de formuler différemment une question initiale, irritant l'inconscient du français moyen :

— Comment ne pas être français ? ou plus précisément, comment ne pas être parisien (quintessence de l'esprit français) et si on ne l'est pas, comment ne pas s'évertuer à le devenir ?

Passant du persan au breton, le chauvinisme a-t-il reculé dans des limites géographiques plus sages ? Certainement pas, et dans un espace plus large même, il reste scandaleux au sujet des peuples africains de parler les langues autochtones.

L'auteur, dans son souci d'étudier le particulier sans le dissocier du général, et « sans oublier le sous-titre », a pris pour base de réflexion le cadre réel dans lequel se situent, et selon lui doivent se régler, les problèmes envisagés : celui de l'État.

Pour lui, « La question est : Comment peut-on être français ? Ou mieux encore et c'est la définition de la démocratie : Comment peut-on parmi les autres être soi-même ? ».



LE DROIT D'ÊTRE BRETON

— « Une tâche m'a paru par ailleurs immédiatement abordable : dénoncer à travers l'aliénation du peuple breton, celle du concept démocratique en France; sous le refus étatique des composantes françaises, déceler le virus secret qui empêche la démocratie de s'épanouir. Cette opinion, je ne l'ignore

pas s'oppose à toutes les idées reçues, dans un pays où la démocratie s'identifie au nivellement ».

Et aussi un pays étrange où les « idées reçues » alimentent même les cathéchismes « révolutionnaires », où des politiciens bienheureux cultivent « l'idée simple » avec une conviction sans nuages, une foi n'admettant ni nuances, ni compromis. Comme toutes les religions révélées, la leur est intouchable.

Mais pourquoi (en écartant l'attitude d'idolâtrie à l'égard des institutions établies), pourquoi donc, cette méfiance ou même cette hostilité permanente de certains milieux politiques ?

— « Reconnaître l'existence de cultures originales dans l'hexagone serait admettre que ce culturel parisien leur est imposé pour des raisons que l'on sait et qui ne sont pas toutes « culturelles ». En clair, que le problème est politique ».

C'est ici que l'on peut se poser une nouvelle question, complément de la première : — A-t-on le droit d'être breton ? La réponse est non. Ou plutôt, comme pour l'autre affaire, la question ne sera pas posée :

— « Quoi?... Les bretons se distingueraient des autres français ? Mais c'est absurde; ne viennent-ils pas de se proclamer deux fois français (le cumul est-il permis ?) en donnant leur fils à la France ? » Ils comptaient, en effet, deux fois plus de morts que la moyenne générale.

« Vous invoquez l'exemple québécois... Mais à quel titre ? Est-ce qu'on vous empêche, vous, de parler français ».

Et on peut même chanter :

— « Les pommes de terre pour les
[cochons
les épluchures pour les bretons ».

Mais ici encore cette désignation est insuffisante pour tenir lieu de définition : « Il y a au moins deux choses impossibles au monde être breton et ne pas être juif ».

Le problème du racisme est envisagé plus loin : « ... Quel est le

raciste ? Celui qui veut être ? ou celui qui lui refuse d'être ? »



LA BRETAGNE ASSASSINÉE

Mais Morvan Lebesque est là, qui apporte sa foi et son espoir; enfant, il découvre son pays, sa grandeur et sa beauté : « C'était une preuve de moi-même par l'herbe, les pierres, l'or et le gris, le blanc et le noir », et plus tard... les raisons profondes et inavouables de sa misère.

— « En plein essor industriel, un décret l'avait négligemment ruinée (la Bretagne), l'obligation d'utiliser le minerai lorrain, lointain et coûteux, au lieu du minerai gallois tout proche. Ce diktat avait fixé son destin : elle vivait à cent lieues et cent ans de Paris. Tout en découlaient, l'isolement, la misère, l'émigration massive, la résignation entretenue par l'Église, une effroyable dépersonnalisation. Et le comble : l'ayant ruinée, on l'instituait médiante; il fallait qu'elle dise merci. Comme on enseigne au pauvre qu'il doit bénir ceux qui l'ont fait pauvre, on substituait une fatalité à un système, on la persuadait — on la persuade encore — qu'elle n'avait pas de chance, qu'elle était née sous une mauvaise étoile, que le Ciel l'avait écartée de l'axe européen, du riche boulevard Rhin-Rhône, qu'il lui faudrait donc subsister de charités et de subventions, éternelle assistée, humblement reconnaissante — elle, cette terre atlantique qui donnait sur l'avenue du monde. ELLE QUI, MAITRESSE DE SON DESTIN, FUT DEVENUE UNE HOLLANDE OU UN DANEMARK ! Socialement et culturellement les bretons étaient dépossédés. Par qui ? Ou par quoi ? Autant de questions dont j'ignorais les réponses. Mais je pressentais une imposture généralisée, un crime de fondation couvert par une formidable censure et qui me scellerait à mon tour les lèvres. Car il m'apparut aussitôt que la Bretagne serait en moi une part

maudite, incommunicable dans sa vérité. J'aurais le droit de biaiser, de mentir. On cajolerait mes nostalgies, on me tolérerait toutes les « petites patries », tous les « vieux terroirs ». **MAIS PLUS JE SERAIS LOYAL, PLUS JE SERAIS SCANDALEUX** ».

La colonisation et ses conséquences sociales et humaines, les outils de cet asservissement que sont l'« ordre » républicain — qu'il ne faut pas confondre avec la démocratie — et le cléricalisme — qu'il ne faut pas confondre avec la spiritualité celtique — sont alors décrits et analysés, dans leur application à la Bretagne, avec une rigueur et une puissance absolument magistrales.



L'ETAT CASERNE

Tout cela nous ramène fatalement à une mise en cause des institutions, à « l'Etat caserne » et à sa principale force de répression : « ... l'unitarisme niveleur, cette doctrine que nous croyions encore de gauche parce qu'elle nous venait de 89, ne serait plus imposée aux peuples que par les fascismes, ne formerait plus, dans les rangs libéraux, voire socialistes, que des hommes objectivement de droite ».

Deux armes efficaces, le maintien de la nation en « état de siège » permanent contre des ennemis de l'extérieur et de l'intérieur (aujourd'hui) et surtout l'éducation au service de l'Etat bourgeois.

— « Faux et usage de faux l'histoire enseignée à l'école ».

Le résultat, c'est la situation présente :

— « La Bretagne proteste-t-elle ? On lui joue le grand jeu : Mais regardez-vous ! Si excentrique, si arriérée ! Et ici, la censure d'Histoire démontre son utilité : l'ignorance où on la tient de son passé prospère interdit à la Bretagne d'imaginer son évolution et lui masque jusqu'à sa situation géographique : ne se souvenant plus d'avoir jadis régné sur les mers, elle contemple d'un œil vide cet océan où elle ne lance plus que des filets de pêche; elle ne comprend pas le système qui la ruine et lui trouve même des avantages paresseux : après tout, on ne se met pas en frais, on vit comme nos grands-parents, loin de ce progrès diabolique... Trop heureuse qu'on la prenne en charge ! Pour l'ancien « Pérou », la question est : Que va-t-on me donner ? Et la réponse :

mais cela dépend de toi ! Votr. bien ! »

Mais là encore, le particulier peut être amené au général en ce qui concerne l'enseignement : (la dernière guerre).

— « ... On ramena à la seule histoire événementielle cette formidable bataille de l'Esprit ».

Le résultat :

« Dix ans après la guerre, de jeunes français dont les pères avaient subi la gestapo employèrent la torture en Algérie ».

Ce sont en effet tous les français qui sont colonisés et mis en condition par « l'Etat caserne » et ses hommes de main.

Le malaise du « colon-colonisé » :

« ... La véritable politique française demeure livrée aux préfets et aux technocrates. Le peuple, lui, se dégoûte du suffrage universel, qui, seul pourtant, le préserve de la dictature. Il le méprise, l'accuse de tous ses maux, alors qu'il lui suffirait de le modifier, seulement, on se garde bien de l'en convaincre : on lui crie : Elections, trahison ! Dans l'espoir inavouable d'un règne accru de la Fonction autoritaire et irresponsable — plus même de vote, la désignation directe, par en haut ».

L'avenir :

« Il leur faudrait une bonne guerre... » Justement non, salauds, il n'y a plus de *bonne guerre* ! Pour la première fois, une génération européenne n'est plus arrêtée dans son cours par un Devoir de sang : Etonnez-vous qu'elle rompe le rythme de l'histoire et conteste ce qui la précède, tous ces pactes caducs qu'elle n'a pas signés ! Vous pouvez la matraquer, la maudire, VOUS NE POUVEZ PLUS L'ASSASSINER. ELLE A ENFIN LA VIE DEVANT ELLE. »

Un livre nécessaire, absolument nécessaire à tout homme qui veut se débarrasser efficacement de toutes les toiles d'araignées qui encombrant son cerveau, de toutes les superstitions inculquées dès l'enfance :

« Ce ne sont pas les anges qui font les Etats, mais le canon ». C'est là une évidence mais justement cet ouvrage est un recueil d'évidences.

Le meilleur instrument (pratique et relativement peu coûteux) de désaliénation des esprits, et qui, en tous cas vaut beaucoup mieux que les galéjades du « gentil cousin » Audouard (le canard 18.3.1970) pourraient le laisser

supposer.



REACTIONS DE LA PRESSE :

Ce livre a-t-il été mieux compris dans l'ensemble de la presse ?

Dans le *Nouvel Observateur* par exemple, C.F. Julien constate en introduction et sans trop y croire que « il est possible d'être breton, démocrate et « de gauche », sans être ridicule. Il s'agit surtout de se montrer poli à l'égard d'un confrère prestigieux et estimé. Et en conclusion : « Désormais, il est possible d'être régionaliste et socialiste ». Quelle chance ! « Beaucoup feront cette découverte disant : « Nous le pouvions et nous ne le savions pas » Si on ne le leur avait pas dit !

Mais avant d'en arriver à cette appréciation à ce point pertinente du problème, le rédacteur a analysé l'ouvrage. Et pour montrer qu'il a bien compris, il cite les peuples « qui forment la France... Picards, Flamands, Basques » qui, vus du nombril de l'univers pensant, c'est-à-dire de Paris, semblent pouvoir être mis sur un pied d'égalité pour ce qui est de leurs revendications et de leurs problèmes. Et les occitans ? Vous savez, ces gens farouches que l'on voit parfois sur les routes de vacances, ou entassés à l'ombre sur les places de villages, vous regardant passer, monsieur l'homme-de-gauche-progressiste.

Pour le journaliste de « l'Express », s'il arrive à effleurer le problème général de plus près, le « fait culturel » n'apparaît pas comme très urgent à régler, ni même nécessaire. Il l'accepte semble-t-il comme un apport à la civilisation des loisirs. En fin de compte notre société de consommation, pour qui le superflu est toujours plus nécessaire, se sent suffisamment d'appétit pour bouffer aussi, après tout, de la « culture marginale ».

Ce raisonnement est bien loin de la pensée de Morvan Lebesque, pour qui le point de départ est bien entendu son respect infini de l'homme.

Mais plutôt qu'à « l'acteur », on songe au « public » : débouchés, rentabilité, etc.

Il paraît même assez saugrenu, que certains français veuillent à tout prix se « météquiser ». Comment peut-on être breton ?

Louis RICHER.

PYRENEES par Henri Lefebvre
(Collection « L'Atlas des Voyages ». Editions Rencontre, Lausanne 1965).

A voir la couverture, on dirait un guide touristique. Mais ce n'en est pas un. Et pourtant si seulement les guides touristiques pouvaient être tous de la même cuve ! L'auteur est connu : l'professeur à Nanterre, un des meilleurs spécialistes français de Marx mais surtout c'est un pyrénéen, un Béarnais de Navarrenx. Il se justifie d'avoir écrit un livre sur son pays en imaginant un journaliste parisien qui lui dirait : « Tu rétrécis ta pensée en réfléchissant sur une région. Tu déchois de l'Universel dans le particulier. » Il répond : « Les philosophes m'amuse et m'agacent quand ils s'efforcent de rejoindre le réel après l'avoir écarté... j'ai traversé la philosophie, je me situe au-delà. »

On ne s'embarrasse pas des prétendues « frontières naturelles » qui ont artificiellement séparé des peuples apparentés. On passe ainsi des Pays basques au Béarn et à la Catalogne en traversant l'Aragon. Des photographies étonnantes illustrent l'ouvrage. Mais l'essentiel c'est qu'on a la chance inouïe de rencontrer un grand philosophe qui s'efforce de comprendre en profondeur son propre pays à travers son histoire, ses mythes, ses légendes, ses hérésies, son folklore, ses structures sociales et qui n'oublie pas pour autant les données du présent.

Je cueille au hasard : (sur Mourenx) «... l'orgueil de la France moderne : Lacq-Mourenx. Je ne partage pas cet orgueil. Chaque fois que je reviens ici, c'est l'allure semi-coloniale de l'ensemble... qui me frappe. Les techniciens viennent d'ailleurs, de tous côtés. Les entreprises qui construisent la ville et les unités de production, n'avaient rien de commun avec le pays, sinon quelques sous-traitants. Qui a profité, qui profite de Lacq-Mourenx : avant tout Paris... »

Mais c'est tout l'ouvrage qu'il faudrait citer.

Je veux cependant relever cette profession de foi : « Dans toutes les pages qui précèdent ou qui suivent, nous avons choisi. Nous avons pris le parti des originalités régionales — des particularités nationales — contre les états centralisateurs, aussi bien celui de Paris que celui de Madrid. Là où nous avons décelé des traits nationaux, nous les avons signalés en les soulignant. »

Henri Lefebvre met au défi les Occi-

tans qui défendent leur culture de citer ce texte de Fr. ENGELS qu'il nous apporte. Alors, nous relevons le défi et sans nous voiler la face (bien au contraire) nous reproduisons le célèbre passage : « La nationalité méridionale française différerait au Moyen-Age de la nationalité du Nord tout autant qu'aujourd'hui la polonaise de la russe. Cette nationalité méridionale n'avait pas seulement atteint un développement éclatant; elle se situait à la pointe du développement de l'Europe. Avant les autres nations, elle disposait d'une langue bien formée. Sa poésie offrait à tous les peuples parlant la langue romane, et même aux Allemands et aux Anglais, un modèle alors inégalé. Dans l'élaboration de l'idéal chevaleresque elle rivalisait avec les Castillans, les barons du Nord et les Anglais; pour l'industrie et le commerce, elle ne le cédait en rien aux Italiens. En elle, ce n'était pas seulement une phase de la réalité médiévale qui arrivait à la plénitude; c'était un fragment éclatant de l'Antiquité Grecque qui pénétrait profondément le Moyen-Age. La nation méridionale française n'a pas seulement rendu de grands services à la famille des peuples européens. Son apport est proprement illimité... »

Je ne parviens pas à comprendre pourquoi le livre de Lefebvre n'est pas plus connu.

M.G.

INSTITUTRICE DE VILLAGE par
Huguette Bastide (Ed. du Mercure de France).

C'est l'histoire d'un jeune couple d'instituteurs de village de Lozère. Le récit en est magnifiquement écrit dans une langue qui fuse, sobre, claire et hachée au rythme même du surgissement des émotions. J'aime cette manière de dire. Il faut se rendre à l'évidence : l'auteur a beaucoup de talent.

On a envie de crier, de hurler en lisant la misère et la honte des écoles délabrées des villages de la Lozère. Cela soulève le cœur. Bien sûr, on le savait. Mais il fallait que cela fût dit pour qu'on puisse réellement y croire.

Rien n'est épargné. Huguette Bastide se déchaîne naïvement, simplement contre tout ce à quoi nous sommes habitués. L'Armée qui lui enlève son mari, les protestations trop inefficaces du Syndicat des Instituteurs, l'Inspecteur Primaire, l'inévitable Conseiller

pédagogique, la « formation » dans les Ecoles Normales... les postes supplémentaires, la neige, les congères qu'il faut bien vaincre chaque soir, la nécessité de « faire de la mousse » et de la vendre si on veut joindre les deux bouts, le logement sans eau sans quand il pleut dans la cuisine, l'école sans chauffage : « J'ai été la seule responsable des situations dans lesquelles je me suis trouvée. Je le sais : il ne fallait pas me marier, pas avoir d'enfants et ensuite il ne fallait pas faire le métier d'institutrice et puis tant qu'on y est il ne fallait pas naître. Mais, même l'hypothèse de mon inexistence ne résoudra rien des problèmes passés et présents : le métier d'institutrice et d'instituteur remplaçant ou non, dans les villages de Lozère, existe, les écoles où j'ai vécu (et d'autres où je n'ai jamais mis les pieds) existent et si on ne m'avait pas nommée, moi, on y aurait nommé quelqu'un d'autre. »

Mais par moments, on éprouve une gêne. On a l'impression d'être en face d'une petite citadine qui découvre brutalement la campagne. Huguette Bastide ne savait donc pas avant d'y aller que Montchabrier, les Ducs, Saint-Paul-le-Froid, cela existait ? Elle paraît débarquer dans les villages de son propre canton comme on débarquerait en Amazonie. On dirait que jusqu'à vingt ans, elle a vécu sans rien voir autour d'elle. On en demeure confondu. Il est vrai, répétons-le qu'elle a l'excuse d'être de la grande ville : elle a fait ses études au Lycée de Mende !

Et puis, il y a l'isolement moral. Huguette Bastide semble bien avoir échoué dans ses rapports avec le milieu humain. A-t-elle même rien tenté ? Elle l'avoue à moitié et semble le regretter.

Enfin, un manque du sens de la dimension réelle des problèmes. On ne trouve pas le sentiment d'une quelconque solidarité avec ces villages voués à l'extermination, avec ce pays en voie de désertification. Jamais elle ne semble s'apercevoir un instant que les Maires de ces lamentables communes pourraient avoir des excuses valables de ne pas avoir fait ceci ou cela. La révolte ne semble pas viser qui elle devrait atteindre. Et après tout, le bon Marquis de Flers, Conseiller Général du Malzieu, est un brave homme puisque c'est grâce à lui que l'eau a fini par être installée sur l'évier.

C'est quand même un très bon livre.

M. G.

LA QUESTION REGIONALE par J.-F. Gravier (Flammarion, 1970).

Nul n'ignore que J.-F. Gravier est le pionnier du régionalisme d'après guerre. L'ouvrage : *Paris et le désert français* (1947) a très largement contribué à ouvrir les yeux. Mais depuis il y a eu les amorces de régionalisation qui ont abouti à la création des C.O.D.E.R., les colloques socialistes avec leur mot d'ordre « décolonisons la province », le projet gaulliste et le référendum... LA QUESTION REGIONALE constitue donc une mise à jour, compte tenu des récents développements du problème sur les places politiques, économiques et démographiques.

Nous trouverons d'abord un rappel de données historiques sur les régions et sur les idées régionales en France. J'en retiens qu'ils serait injuste et peu conforme à la vérité de rendre la Révolution responsable du carcan centralisateur. C'est à tort aussi qu'on l'accuse d'avoir instauré un découpage artificiel du pays et d'avoir cassé des unités naturelles. En bref, le « Jacobinisme » centralisateur n'est pas totalement le fait des Jacobins.

Suit une analyse des données actuelles du problème (base géographique de la région, regroupements communaux, espace régional, pouvoir régional). Concluant sur l'incohérence des mesures de décentralisation prises jusqu'à présent, Gravier déclare : « Des hommes d'état ont souhaité sincèrement une déconcentration administrative et une organisation régionale cohérente. Mais d'autre part, les castes dirigeantes des administrations parisiennes ont manœuvré, généralement avec succès, pour garder dans leurs mains l'intégralité de la puissance publique. Cette réaction centralisatrice, qui s'expliquait hier par la volonté de maintenir des prérogatives bureaucratiques et qui exprime aujourd'hui un immense orgueil intellectuel, pose désormais un problème d'autorité gouvernementale ».

Il s'agit donc bien de se faire une autre idée de la France. Qu'il s'agisse de « fonctions métropolitaines de conception, de décision ou de services rares, tout converge pour maintenir la province dans une étroite subordination souvent comparable à celle des peuples colonisés. »

Un dernier chapitre s'intitule REGION, NATION, EUROPE. L'auteur ne croit pas à une « europe des régions ». Il prévoit cependant des entités régionales qui survoleront les frontières politiques actuelles. Lille, Luxembourg, Bâle ou Genève ont vocation de capitales régionales et imposeront fatalement des organisations qui dépasseront les actuels découpages.

Sur les rapports entre région et ethnie : « Diviser des communautés de langue et de culture n'est pas dramatique... si on leur accorde la liberté de maintenir leur patrimoine, de s'exprimer et de se réunir périodiquement. Au contraire, à vouloir tout niveler, on développe le complexe des minorités et on risque des réactions violentes... En France, les langues occitanes, le breton, le basque, le dialecte alsacien, méritent autant de considération que le Romanche parlé en Suisse par 1 % de la population. »

Certains taxeront le livre de Gravier de « technocratique »... On est toujours le technocrate de quelqu'un ! Mais à refuser de voir les problèmes sous l'angle technique par hantise du technocrate, on risque de sombrer dans un Romantisme folklorique. Ce nouvel ouvrage de Gravier est un appoint considérable dans la lutte que nous menons. Il faut cesser de ne considérer comme alliés que ceux qui pensent exactement comme nous.

M.G.

LES FEUX DE LA COLERE. Roman par Max Olivier-Lacamp (Grasset, 1969).

C'est systématique : je ne lis jamais les prix littéraires. C'est donc par inadvertance que j'ai ouvert le Prix Renaudot. Mais je ne l'ai pas regretté.

Nous ne ferons pas une analyse critique de l'ouvrage : on l'a lue dans tous les journaux en temps opportun.

Je voudrais faire remarquer ceci : à force de nous raconter l'histoire des Cathares, on finit par oublier que l'histoire Occitane ne se réduit pas à la Croisade contre les Albigeois et ne se termine pas au XIII^e siècle. La guerre des Camisards, c'est aussi un épisode de la Résistance de notre pays contre l'emprise du pouvoir. Sans doute, théologiquement, les hérésies arienne, Cathare ou protestante ne se ressemblent guère. Mais par contre la politique des rois Francs qu'il s'agisse de Clovis, de Saint-Louis, de Louis XIV, est toujours la même : politique d'assimilation ethnique sous couvert de défense de la catholicité.

C'est pourquoi, il faut lire *Les feux de la colère*. La lutte de Cavalier, de Roland, de Catinat, de ceux qui se nommaient les « enfants de l'Eternel », tout cela est connu. Mais Max Olivier-Lacamp nous la raconte simplement au jour le jour, à la manière du journaliste spécialisé dans les compte-rendus des luttes maquisardes et révolutionnaires, comme on raconterait aujourd'hui la vie des guérilleros boliviens.

M.G.

en tornant de tolosa

Dins un article de « La dépêche du Midi », e jos lo titol « En tornant de Tolosa », l'escriaire Enric Mouly conta una discutida qu'aguet dins lo tren de Capdenac, amb de companhons de viatge a prepaus de nostra lenga. I avia una dròlla que los escotava sens dire ren.

« N'i aviá un moment que vesiai be-
lugejar los uelhs de la domaiseleta.
Mas consi me seriá pogut dotar que
s'interessésse a la question de nòstra
lenga ? Tanben qu'una suspresa foguet
per totes quand turet de sa maleta

quauques exemplaris de la revista
« Occitania Nòva » dont lo primier
numéro venia juste de pareisse.

« Tenetz ! diguet en bela lenga occi-
tana, legissetz aquó ! Veidretz consi
la joinessa estudianta del Miegjorn
prend a còr la defensa de nostra terra,
de nostra personalitat occitana e de
la lenga qu'es lo drapèu de nòstra
libertat ! »

Una polida « passionaria » que nos
fa de publicitat ! Que se faga coneisse
li pagarem un coscos !

(La Dépêche, 11-4-70).

les québécois

« parti-pris » édition maspéro

Autrement dit les « Canadiens français ». Si peu français qu'au lendemain de Waterloo ils fêtaient la défaite du bonapartisme. Canadiens, ils voudraient l'être à part entière.

Depuis une dizaine d'années les Québécois ont beaucoup fait parler d'eux et ont fait plus pour la promotion de leur pays que nous en cinquante. Voilà dix ans on était assez peu au fait de la réalité québécoise. Il y a cinq ans cela remuait ferme : partis, manifestations, attentats... En 1967 ils surent admirablement utiliser notre général comme haut-parleur. Depuis les Québécois ont imposé leur problème au même titre que celui algérien ou sud-américain.

Un groupe de jeunes québécois a fortement contribué à cette agitation : réunis autour de la revue « Parti-Pris » ils ont donné l'analyse qu'il convenait de faire de la « réalité québécoise ». L'ouvrage dont il est ici question réunit plusieurs textes synthétisant leurs recherches. Divisé en deux parties, « Une révolte » et « Les Faits », il rend compte des études et des actions menées par les différents groupes autonomistes québécois.

« Une révolte ». S'appuyant sur la deuxième partie de l'ouvrage, il est ici question de « colonialisme » et de « sous-développement ». Notions ambiguës qui seront précisées. Car parler de colonialisme et de sous-développement sans préciser exactement « comment le colonialisme et le sous-développement opèrent au Canada, c'est risquer de se laisser aller à des généralisations sommaires qui nous embarquent une fois de plus dans un universalisme sans racines ». Ils ajoutent et nous souscrivons pleinement à cette affirmation : « Politiquement l'analyse des différences entre les systèmes coloniaux a plus de poids que la vision globale, urbi et orbi, des mécanismes colonialistes. (...) Il est à noter que les représentants des systèmes impérialistes n'ont jamais nié l'existence du colonialisme, mais qu'ils en ont toujours contesté l'application dans les cas particuliers qui les concernaient. Pour tout dire, un conservateur canadien identifie le colonialisme avec l'image violemment déchirée qu'en donnent l'Amérique du Sud et l'Afrique. Dans ces conditions lui parler d'une oppression coloniale au Québec,

sans définir avec précision ce qu'on entend par là c'est lui tendre la perche. Car il aura beau jeu de convaincre tout le monde que le Québec n'étant pas l'Angola, le colonialisme en est absent ».

Partant de là, ils analysent la situation économique, culturelle et politique du Québec et montrent alors dans les faits comment le colonialisme et le sous-développement opèrent au Canada en s'appuyant sur un fédéralisme et une démocratie bourgeoise formelle, (« Leur Démocratie ») qui conduit à cloisonner les problèmes (culturels, politiques, économiques), à les atomiser en autant d'oppressions dont chacune prise en elle-même peut paraître bénigne. La logique du système a pour but ce cloisonnement qui empêche toute conscience globale de la situation réelle du Québec de se développer, ce qui ne pourrait se faire qu'au détriment des nantis; nantis dont la morgue et la suffisance cachent mal un malaise : parfois des boîtes à lettres explosent...

Cette recherche théorique visant à se donner un outil doctrinal de façon à « avoir une représentation à la fois concrète et abstraite de la situation que la société canadienne et française

occupe par rapport à son histoire et par rapport aux forces extérieures de conservation et de progrès qui déterminent largement son évolution », s'est toujours faite dans le cadre d'une pratique politique. Le manifeste de 1965-1966 qui boucle le livre, est une synthèse didactique de cette recherche car elle s'adresse aux militants indépendantistes-socialistes. Il rend compte des classes en place, de leur évolution et des conflits que cela entraîne.

A la situation pré-révolutionnaire ainsi présentée il est choisi une solution révolutionnaire; ce sera une révolution nationale, sous la conduite d'un parti marxiste-leniniste dont les gens de Parti-Pris et du Mouvement de la Libération populaire seront les cadres; thèse qui reste à discuter.

Nous reviendrons dans un prochain article sur cette radicalisation des minorités ethniques et nous essayerons de voir comment chacune de ces luttes « régionales » ou « provinciales » (Canada, Pays Basque, Catalogne, Bretagne... et Occitanie) ont dépassé le carcan administratif, juridique ou légaliste dans lequel la classe au pouvoir a toujours essayé de les corseter.

Joan BARTHES.



Enric ESPIEUT

ISTORIA D'OCCITANIA

Lo Libre Occitan.

los profitaires

émile barthe

Né à Nissan-lez-Ensérune, près de Béziers, le 30 octobre 1874, mort à Béziers le 26 avril 1939, Emile Barthe reste l'auteur dramatique le plus populaire qu'ait connu la France dans une autre langue que le français. Il a écrit plus de cinquante pièces en langue d'oc, toutes imprimées et jouées, depuis les jugements burlesques représentés à l'occasion du carnaval jusqu'aux grandes comédies en trois actes comme *Los Vièlhs La Filha de la Mar* ou *Nina. Léon Cordes*, le plus doué de ses continuateurs, le salue comme « l'auteur dramatique le plus fécond, le plus joué, le plus applaudi de toute l'histoire du théâtre d'oc ». Or, aujourd'hui, l'œuvre d'Emile Barthe est introuvable en librairie. La réédition qui s'imposait par priorité est celle du chef d'œuvre qui clôt la série des « carnalades » : *Los Profitaires (Les Profiteurs)*. « Ecrite au lendemain de la guerre 14-18, satire aux accents comiques mais aussi passionnés, vibrant écho de la rancœur populaire, *Los Profitaires* connut une popularité énorme et fit de son auteur une gloire régionale » (Léon Cordes). La réédition qui est offerte au public comprend une introduction de Marcel Carrières sur la vie et l'œuvre d'Emile Barthe, le texte des *Profitaires* en graphie occitane et, pour la première fois, une traduction française, ainsi que des notes explicatives.

La nouvelle édition des *Profitaires* est publiée dans la collection des « Amis de la langue d'oc » de Paris. Président : Ivan Gaussen, majoral du Félibrige, 6, rue du Cardinal-Mercier, Paris (9^e). Secrétaire général : Roger Roux, 2, rue Pécelet, Paris (15^e).

Los Profitaires, nouvelle édition. Un volume de 174 pages orné d'un portrait hors-texte d'Emile Barthe en langue d'oc et traduction française en regard, avec une introduction de Marcel Carrières et des notes : 16 F franco.

Adresser les souscriptions à Roger Barthe, B.P. 68.06, Paris (6^e). C.C.P. Paris 8 567-68.

drapeau breton et affiches occitanes

Martí continue sa tournée.

Il a chanté à l'INSA de Lyon avec GLENMOR devant plus de 1000 personnes, bretons et occitans exilés. « Ambiance réceptive, nous dit Marti surtout pour les chansons les plus dures; les bretons ont tout compris ». De nombreux contacts ont été établis parmi les groupes occitans de Lyon. Une autre soirée est envisagée.

letras de mon molin

Le Centre Régional d'Etudes Occitanes de Toulouse publie :

LETRAS DE MON MOLIN

version occitane des « Lettres de mon Moulin », d'Alphonse Daudet, texte d'André Lagarde, illustration de Jacques Fauché, préface de Marceau Estieu.

Cette traduction, qui vient cent ans après la première édition française, est un acte de foi dans la culture d'Oc.

Par elle, l'œuvre de Daudet s'enracine dans la terre qui l'inspira. Pendant son charme exotique pour prendre la couleur, la saveur et l'accent de l'authenticité, elle rayonne d'une sensibilité originale. Ainsi s'en trouvent renouvelés l'enchantement et la portée.

Ce livre, qui restitue les « Lettres de mon Moulin » au patrimoine occitan, présente en outre un haut intérêt pédagogique. Parce que la matière en est familière - qui ignore « La chèvre de M. Seguin » ou « Les trois messes basses » ? - il permet au lecteur même débutant d'aborder sans effort une langue riche et d'une grande pureté, d'assimiler en se jouant tout au long des pages mots, locutions et tours syntaxiques...

En ce sens, il constitue peut-on dire la plus attrayante, la plus vivante, la plus efficace des initiations.

A notre point de vue c'est aussi la plus grande farce que l'on puisse faire à l'auteur de *Tartarin* et de l'histoire de Maître Cornille, qui au siècle dernier puisait son inspiration dans ce qu'il prenait pour une culture morte. Mais, plus qu'une revanche, c'est une belle victoire pour la langue d'Oc et ceux qui la défendent. Cet esprit de reconquête est aussi un grand espoir.

Disques à paraître :

1^{er} disque de Beltrame (provençal de Toulon) sous presse Parution début mai. Ventadorn.

En préparation :

- 2^e disque de Patric (Ventadorn).
- Mans de Breish chante Boudou (Ventadorn).

Livres nouveaux :

A paraître :

Le Fait Occitan (éd. Bélibaste).

Livre publié par le C.O.E.A. traitant des problèmes de l'économie du tourisme, de l'aliénation du fait culturel + documents.

Revue :

En préparation :

Un numéro de « *Frères du Monde* » intitulé le régionalisme révolutionnaire ».



3 f. dépositaire actuel :
gérard dumas
52 av. la motte-picquet
paris XV

ANNONCES

On nous signale la création d'une section parisienne de l'I.E.O. qui regrouperait dès à présent une centaine d'adhérents.

Elle publiera un organe de liaison : « OCCITANS A PARIS ».

Pour tous renseignements s'adresser à : Marcel Gentilini
49, av. de Stalingrad
93 - Bagnolet.

MARIDADGES

Gascon, haut, blond. Plan hèit. 22 ans. President societat cerca hemna polidóta. Agradabla vista e tocar Occitaneta preferencia. Mandar fótó en pè.
« Guiton » Occitania Nóva.

Dans le cadre du Congrès International des Langues Romanes qui se déroulera cet été à Montpellier, la pièce de R. Lafont, « Ramon VII » sera mise en scène pour la première fois. Des Comédiens professionnels recherchent des amateurs intéressés par deux spectacles en langue occitane. 1 mois 1/2 de préparation à Montpellier, cet été (mi-juillet-août 70) et formation du comédien.

Audition courant avril-mai à Montpellier.

Pour renseignements complémentaires, écrire à :

Fédéric LAMBRE
20, rue St-Claude
Paris III^e.

poèmes politiques des troubadours

henri gougaud

L'auteur, Henri Gougaud, jeune chanteur occitaniste (1), « découvre » en même temps le drame albigeois et le scandale français. Cela, en lisant les troubadours. Accordant une large place dans son livre à l'œuvre de Peire Cardenal, grand poète parmi les plus grands, il constate : « Il n'est jamais sorti du ghetto universitaire, il reste méconnu parce qu'il écrit dans la langue des vaincus ». En effet, il eut tort, car la langue d'oc n'a jamais existé.

Henri Gougaud est un homme « cultivé », il a reçu dans ses jeunes ans, une « éducation » générale, c'est-à-dire, de morceaux choisis, d'idées toutes faites, de « vérités » consacrées, de « bon sens » et de « sagesse », de « raison » bien raisonnée et d'indignation bien dirigée. On lui a appris aussi, les cas de force majeure, la fin qui justifie les moyens et la « nécessité objective ». Ce sentiment d'avoir été trahi et berné, se traduit chez lui de façon violente. Toute sa colère et son effarement sont contenus en peu de mots : « On nous a menti ! ». Ce livre est le résultat de ce cheminement. L'auteur s'en explique dans la préface — laquelle, citée sur les treteaux du festival de Carcassonne 69, provoqua quelque émotion, dans la bonne presse du lieu.

CES POÈMES DOULOUREUX...

Ce livre n'est donc pas une anthologie, au sens où on l'entend habituellement, c'est-à-dire, la conséquence sous jaquette de luxe, de quelques coups de plumeau donnés au hasard d'une œuvre. C'est un pavé, sans doute ramassé un certain jour de printemps et qu'il portait encore caché sous sa veste, que Gougaud jette dans l'eau dormante de nos habitudes et de notre résignation, afin de nous éclabousser par surprise. Les différentes pièces situées dans leur contexte exact, sont en même temps, actualisées. Quelques poètes, parmi les plus importants, nous sont ainsi présentés, dont les œuvres, plus ou moins bien connues, sont non pas traduites, mais restituées dans leur esprit. Recréées. Bien sûr, il y aurait peut-être beaucoup à dire sur ces adaptations au niveau des détails. Ainsi, dans un sirventès de P. Car-

bélibaste

denal (p. 71), l'image : « la trueia (trueja) ten al mercat » est rendue par « il est dindon de la farce », dicton assez inattendu chez un homme du XIII^e siècle. Mais à travers Gougaud, le poète s'adresse aux hommes de notre temps, et seule l'idée compte pour toucher une mentalité moderne et francisée de surcroît. C'est en effet à cette catégorie de ses contemporains que Gougaud dédie plus particulièrement son livre.

Les occitanistes pourraient quant à eux, reprocher avec plus de raison à l'auteur de présenter paradoxalement les œuvres originales, comme des objets archéologiques, dans la graphie fixée par le hasard et la fantaisie des copistes; graphies erronées, archaïques, bâtardes ou françaises même parfois. Mais ce reproche conviendrait à toutes les publications modernes de textes médiévaux (2).

On pourrait s'étonner aussi de ne pas trouver le texte occitan de la « chanson de la croisade » dont pourtant la langue est extrêmement moderne et immédiatement abordable au lecteur d'aujourd'hui. Mais là encore, il a été sans doute sacrifié, au souci de ne pas « grossir » l'ouvrage et à la volonté d'efficacité de l'auteur, de « passer » l'essentiel de ces poèmes douloureux, pleins de lucidité et de colère, à ce vieux monde sans sagesse qui est le nôtre.

700 ans ONT PASSÉ

C'est en effet la lucidité et aussi le courage, ajoutons encore la violence, de ces hommes, à la fois si lointains et si familiers qui frappe toujours le lecteur.

« Sept cents ans ont passé, mais je me sens étrangement proche de ces gens... »

Peire Cardenal dans une fable célèbre, — que tout le monde cite sans en connaître l'auteur —, les yeux ouverts, voit la folie du monde contemporain et attend la vague qui l'engloutira. Une pièce qui semble dédiée aux hommes d'aujourd'hui, qui se battent sur ce même sol pour un dernier lambeau de vérité et de justice.

« Avec eux, n'importe encore la liberté d'être heureux, vivant et éveillé ».

D'après J. Madaule (bel esprit et bonne conscience), « on traite toujours les envahisseurs de barbares. Nos ancêtres occitans n'y ont pas manqué ».

Le plus frappant est, encore une fois, la conscience des vaincus : (cans. de la croz. traduct. Gougaud, p. 53).

Mais Gui de Cavailon, dessus son cheval roux

a dit au jeune comte : « Voici venu le temps

où pour Parage vous devrez être à la fois dur et généreux

car le comte Montfort, le fléau des barons,

et l'Eglise de Rome, et les prédicateurs ont accablé Parage de honte et de misère.

Ils l'ont si malement bouleversé

que si vous ne le relevez, le voilà mort à tout jamais...

Parage, le fondement d'une civilisation : « Ils se voulaient un peu plus hommes que bête. C'est ce qui les a tués ».

Après sept siècles, des hommes crient toujours leur inflexible volonté d'être, par delà le désespoir et le silence. Louis Richer.

"cantas rasonablas" felip gardy messatge

Cantas, o puslèu « Odissea », coma es dich a la debuta. Odissea en cerca del Saber dins un univers blau, mieg maritim, mieg terranenc, d'aiga, de solelh, de sabla e de saba que buta.

« Cantas rasonablas » que la rason i es escota de la sòm, atencion fisançosa als rebats de l'aur, al gost de la sal. Sapiensa, rason, aquò es lo viure d'abans la paraula,

... « amb al terra tota,

liurada a la dança

mesurable

de la sòm ».

Es la rason tal com la vivem los sòmis : d'images que s'entresonan, necessarias, per bastir un temps où ont romiam demest lo present e los remembers mesclats :

... « amb dins la molonada granda di
[sovenirs

l'image esterle

d'un doble céu d'origina

terra

aiga

silenci ».

Un temps desenat ont ren non marca

pas; ont lo voler se sap sens força
davant les causas pausadas que n'en
pôt pas sortir e debana una istória
sens fin.

... « Sabes tanben que la guerra l'avem
[en ódi

e que la fasém pasmens

per amór que l'ódi es saí que nóstra
[unenca rason de viure ».

Es pas un consentiment mas non
ven jamai coléra aquel amarum, coma
non ven crit la jóia : la pensada, o
puslèu lo lengatge, trèva las causas
sens desagar lor ritme de vida, per
qué « àquó's miracle se siam vius ».

Josiana BRU.

renaissance du sud

r. lafont éd. gallimard

« Ce livre amène le lecteur à l'un de ces carrefours de recherches qui ont permis une évaluation et une théorisation nouvelles des processus de la vie nationale. A propos des œuvres littéraires occitanes qui ont accompagné la carrière de Henri de Navarre, devenu Henri IV de France, l'ouvrage scrute les enseignements de l'histoire politique, de l'histoire littéraire, de la linguistique, de la stylistique, de l'histoire des modes et du goût. Sa forme est celle d'un panorama d'époque. On verra ainsi, entre 1550 et 1610, le français envahir administrativement et littérairement le domaine de la langue d'oc, et celle-ci répondre à l'invasion par une Renaissance poétique; le sentiment autonomiste se lie en Gascogne avec la cause protestante et en Provence avec celle de la Ligue; les Occitans occuper le Louvre et Malherbe « dégasconner » la cour; le conflit ethnique produire la première image du Méridional ridicule; la France moderne naître sous le sceptre d'un souverain dont les premiers sujets ne parlaient pas français. L'auteur ajoute à ce dessin la couleur humaine d'un temps bouillonnant de passions, de mythes et d'inventions esthétiques, le temps où se forme « l'homme baroque ». Chemin faisant il signale et cite quelques beaux textes injustement méconnus ».

Rien ne pouvait mieux permettre d'aborder le nouvel ouvrage de Robert Lafont que ces lignes extraites du prière d'insérer qui donnent au lecteur l'essentiel des intentions de l'auteur.

Les titres des grands chapitres du livre suivent les principaux moments de cette Renaissance qui va de « Toulouse capitale en dérive » à « Signification d'une Renaissance » en passant par « La Gascogne militante » — « En Provence, de l'histoire au mythe » — « La Provence révoltée et repentante » — « Naissance d'un Midi » — « Tou-

louse et le moment gascon ». Chemin faisant se détachent les visages de quelques poètes tels que Pey de Garros et Salluste du Bartas, Nostredame, Augier Galhard, Larade, Ader et Godolin, rapprochés de ceux que l'histoire littéraire nationale a retenus parce qu'ils avaient fait acte d'allégeance à la cour et à la langue française. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'un éclairage violemment projeté sur ces poètes ou écrivains, mais d'une pénétrante analyse des œuvres et des attitudes, d'un essai d'explication qui fait éclater une nouvelle fois les couches de silence accumulées depuis des siècles sur une période de notre histoire nationale faussée par toute une mythologie faite de constructions à priori, d'interdits...

Au terme de cette plongée dans les temps où se forme « l'homme baroque occitan », nous avons reçu une splendide leçon de littérature comparée articulée autour d'une dialectique qui

essaie de rendre à la littérature d'oc une place que l'histoire officielle lui refuse depuis des siècles.

Et le « bon roi Henri » au-delà de sa légende, nous apparaît comme le véritable créateur de cet esprit centralisateur qui s'est perpétué jusqu'à nos jours à travers royaumes, empires et républiques... « Paris vaut bien une messe... » Il vaut aussi, sans aucun doute, beaucoup de renoncements d'ambitions et d'injustices...

R. Lafont tire de son étude une leçon pour aujourd'hui. Il écrit : « Nous n'envisageons en tout cela la Renaissance Occitane que comme un grand phénomène lié à la construction nationale française en dialogue constant avec elle; en même temps comme une interprétation particulière des situations culturelles européennes. C'est là sa dimension véritable, qui fait d'elle le contraire d'un provincialisme. »

A.S.

gumersind gomila

La mòrt de Gumersind GOMILA, l'ai apresá al mieg de las vacanças passadas... e m'a trucat al pitre coma un còp de ponh.

GOMILA èra mon amic de 25 ans. L'avià rencontrat pel primier còp a la fin de la guèrra, al moment ont, jove revoltat contra lo Felibritge, en cèrca d'una vertat, entravi en occitanisme al meteís temps que Robèrt Lafont, Elena Gracia, Felis Castan.

L'anèri veire un jorn d'estiu al seu ostal ont trabalhava per un arquitecte. I avià sus la seu taula OC, los primiers quasèrns de « Messatges » e las revistas catalanas que podiàn pareisser alavetz fòra de Catalonha i avià sustot lo sèu primier recuelh de poèmas « La Sorra Calenta » que me balhet e que'n pòdi pas virar uèi las paginas grisencas sens que las lagremas me vengan als uèlhs.

La sèu vertadièra vocacion, Gomilà la trobèt lo jorn ont entrèt dins lo castèl de Lurçat a Sant Ceré. Es el que menèt Lurçat a Sant Vicens. Aquel rencontre amb lo mestre de la tapissarià qu'anava començar una òbra de ceramista, menèt Gomila cap a la sèu mai prigonda vertat. El tanben fusquet ceramista, un dels mai originals de Sant-Vicens ont prenguèt lèu una plaça essenciala.

L'anavi veire cada an prèp dels sèus forns ont la tèrra esperava l'encantament del fuòc. Era totjorn aquí amb lo sèu sorire amistos e trufarèl. E parlaviam de Catalonha e de nòstres afars occitans. Mas Gomila èra per dessus tot Catalan, « german » de totis los Occitans que'n volià conèisser sonque l'amistat.

L'an passat lo som pas anat veire perque lo temps me manquèt. Me pòt pas entrar dins lo cap nimai dins lo còr que serà pas sus la pòrta se torni un jorn a Sant-Vicens.

Gumersind GOMILA, amic meu dins una Catalonha ara un pauc mai desèrta, es benlèu per tu qu'aviàs escrit aquela estròfa « Davant la tomba d'Antonio Machado » :

I viu per tu la lluna clara
i cada estrella viu per tu,
i tot respira poesia
com si el tèu verb s'hi esparramès...

Peire LAGARDA.

— activitats occitanas — arts espectacles

estagis de pascas de l'i. e. o.

ortès

« Ces jeunes, cinq jours de patois ? »
(Un paisan a l'entrada del léceu).

Quand avèm ben discutit damb los intellectuals parisencs, e que, traucant lor « bourrage de crâne » parlèm pas mai de patria mas de libertat, nos entendem força còps respondre a defaut d'argument serios que sèm « condemnats de tot biais pel mond actual ».

Pr'aquò cresi que i a pas gaire d'occitanista que n'aguesse somiat un còp a çò que deuriá esser l'Occitania en negar lo genocidi que fa nòstra lenga forabandida de l'escòla, nòstra cultura provincializada e nòstre elme folclorizat. Se de non d'efect, pron aisit de n'en rire : « l'Occitane oussekékçah ? » (patoès parisenc per : ont es aquó) o encara : « Mais ça n'existe pas ! » (imitat d'aquela enganaira de television).

E ben OC, contents o enrabiats, Occitania existís e l'occitan s'apren. O coma Ortès e C coma calia veire !

Per qu'a Ortès, vertat, Occitania bole-gava. Gaston Febus o sap ben que se deviá tremolar dins sa tomba de la clamor clamadissa que montava dinc a la tor Moncada a costat del licèu — per que i aviá tanben de corses de cant !

Aquí, pas mai d'ensenhament parisenc : corses d'occitan, literatura, istòria presentats dins lor cadre. Cura de desintoxicacion a la libreria ont los joves faguèron la descoberta (es lo mot : que lor en avian pas jamai parlat abans) d'un mofon de libres, d'estudis, de romans, de recueils de teatre o de cançons, de discs, del « póp » al fòclor en passar per Martí e Serrat, e que te sabi encara.

Pertot, d'afichas, de « posters » (es d'angl'oc!), de fòtós, de dessens, de publicacions nombrosas : revistas conegudas (Per Noste, Viure, Quaserns Pedagogics Occitania nòva...) mas tanben jornals d'escolans : Vam, Tots Amassa, Tolosa. Pas res de « patoisant » dins tot aquò, a despart benleu la granda revista felibreó-folcò-anacrònic-francimanda : La Mer d'Oïl (déformacion umoristica de l'occitan « La Merdolha »).

Après una vesprada de trabalh (enquista, teatre, audiò-visual, realisations), conferencias, espectacles e discuti-das acampavan son monde cada ser.

Fin finala de jovents que venon a penas d'endevinar la vida miègjornala, que parlan mai d'un còp mièlhs anglès qu'occitan,

an fait pròva que la « cultura » parisenca delavada destilada de pertot s'en fotavan e volian viure occitans. Cinq jorns se son afogats aital coma se n'avian pas jamai res conegut d'autre, pas res d'autre a conèisser. Mas de far coma se, an fait per de bon : forman l'endevenir occitan.

Uèi cal despassar l'encadre d'aquels estagis, cal que cada estagiari siá un element actiu dins son mitan, que cadun siá la sorga d'un lanç novel, d'un grop local, anima a casa un biais d'estagi permanent. Cal despassar tanben l'encadre occitaniste e tornar menar a l'occitan tot çò que s'en pòt servir : despòrts, letras, fòclor, sciencias, produches. Oc ben. Es benlòu lo jorn ont de corses de lengas estrangieras (foguèsse de zolo) seran assegurats en occitan que nòstra lenga sera lo mai assolidada.

Un mot tanben sul viatge del dimecres 25. Sembla qu'aja près un torn mens toristic que d'autre còps. Lo programa, pron cargat, foguèt pas tengut a la letra, mas a permès : en visitar Sauvatera, d'ausir d'explics detalhats sus l'encontrada en un subrebel bearnès, de nos passejar del Bearn occitan en Zuberóa (Sola) bascò. Dins un vilatjon rasís Mauléon ausiquèrem al lóc de nos pavanar coma de toristas, una discutida solida su la lenga basca que coneis de problèmas parièrs coma la nòstra. A Auloron, novèla discutida bearnesa sus l'economia e l'endevenir de la vila. Enfin, a Lagór, vision dantesca sul « seten cercle » occitan : Lacq. Tengut, a l'embas de la còla, la chabrèt de SO2 SH2 prometut pel programa, e pas sonque esmavuda la pensada tà las poblacions... N'en coneissi mai d'un qu'a solelh coic, en tornar en Ortès se descobriguèt de questions a pausar.

Briu, directz, de trabalh, s'en est fait força, da novels venguts n'i en aviá nombre, lo viatge tanben mostret quauqu'arres, los escambis enriquents. Que voler de mai ?

En mai, óc, i avèm trobat una fisança novèla en se, avèm brigalhat nòstre isolament dins una societat francimandjanta (« qu'en ganen, mas que paga »), avèm forgada una volontat novèla sens gès de complexes (« daissarem bramar l'ase »), tendut lo nervis de la guerra per aparar nòstra lenga, compte non tengut de Paris.

Farem nòstra Occitania nòva coma se de res non èra. Cadun chas se, al trabalh !

Peire LANEDRAC.

maruejols

Del 30 de març al 4 d'abril, un estagi recampèt a Maruejòls (Lozèra) un cinquantenat de joves, venguts mai que mai de l'universitat de Montpelhièr.

Estagi cultural al sentit vertadièr del mót, que balhèt un panoramà de la situacion occitana.

La torisme — vocacion d'Occitània, que dison! — siaguèt presentat a travers los dos exemples del Motàs (La Grand' Mòtt') e de Padirac, per G. Basalgas, director de l'estagi.

Ribes, de la Coperative Agricola de Lauraguès (Auda) parlèt de l'agricultura occitana dins Europa del Mercat Comun, mostret consi las regions jos-desenvolopadas de França eran espleitadas per los trusts franco-americanos, e ensagèt de veire los mejans d'en sortir : per las coperitives e los agropaments d'agricultors.

L'expausat de Jòrdi Blanc : « Alienacion de las riquesas naturalas » e lo de Joan Larzac « Istoria de la colonizacion », se nosèron sus la meteissa question que lo de Ribes : Occitània siaguèt e es totjorn per sas riquesas industrialas e per sa terra, un país ont se pòt viure; l'exilh dels occitans es una necessitat venguda del defòra : lo problèma occitan se pausa dins l'encastre de los de l'imperialisme (frances...) e del capitalisme internacional.

— Una enquista « linguistica », facha dins los vilatges e las bòrias a l'entorn de Maruejòls sus la situacion de la lenga d'Oc a l'ora d'ara, menèt los estagiaris a discutir amb la poblacion locala e faguèt veire consi lo mond èran concients de l'unitat dels païses del Miejorn. « Avem a pauc près la meteissa lenga » : unitat linguistic mas tanben conciença de l'oposicion d'aquelas regions (e de Bretanha) amb los regions ricas e industrializadas del nòrd. Lozèra n'es l'exemple tipic.

« Sem dins una situacion coloniala dempuèi lo sègle XIII^e — diguèt un óme del canton a la serada publica ont cantèron Martí e Alan Morcheoine — La crosada avia pas vertadièrament un interes religiós : èra pas que la debuta de la man-mesa per lo mond del nòrd de Leira sus las riquesas

del sud, e aquó continua ».

E tanben un regent retirat : « pendant quaranta ans ai castigat los drólles que parlavan óc pr'amor qu'aquo m'avía estat ordenat. Se los drolles qu'ai ensenhat, en partiguent a Paris per i anar balajar las carrieras o fretar los sabatons avian pas parlat que l'Oc, seriá estat mens aisit de los explèitar. En tuant nòstra lenga an fargat nòstre pòble per lo serviment. Es per aquó que lo problèma cultural es tanben economic e politic »;

— Sul problèma politic Miquèl Rouqueta animèt una discutida : consí e de quana nececitat es nascut l'« occitanisme politic », e que son los diferents movaments occitanistas ara ?

Cal assenhar tanben l'expausat de F. Gasanhas sus l'òbra de Joan Bodon « La grava sul camin », e las activitats del talhièr de creacion de cançons e del talhièr de serigrafia.

Se pòt dire fin finala qu'aquel estagi capitèt sobretot per ço qu'es dels contactes amb lo mond de l'endrech, contactes ont prenguèron cara totas las questions pausadas dins las parladas suls subjects expausats.

Josiana BRU.

quinzaine occitane à la librairie privat

Du 2 au 13 mars, la librairie Privat a organisé, 4, rue des Arts à Toulouse, une « Quinzaine d'information sur l'Occitanie ».

Le lundi 2, un débat a réuni autour du thème « l'Occitanie en 70 » un certain nombre de spécialistes des questions occitanes, MM. R. Lafont, Max Rouquette et Michel Rouquette.

On y a abordé des problèmes économiques et politiques intéressants : Possibilités de développement de la région, vocation de Toulouse comme capitale régionale. Une grande partie de ce long débat a malheureusement été absorbée par les éternelles discussions sur les cathares, les troubadours, les rapports du folklore et de « l'âme du peuple » et la graphie de l'occitan.

Il faut également signaler l'exposition des lithographies de l'atelier Fauché, et des nombreux livres, disques occitans, revues, etc.

La quinzaine s'est terminée par un spectacle de chansons avec Marti, Mans de Breish, Delbeau et Patric devant un public nombreux, aussi enthousiaste qu'hétéroclite.

On ne peut que louer cette initiative de la maison Privat, qui montre ainsi sa volonté de renouer avec une vocation occitane déjà ancienne, en œuvrant pour la promotion de notre culture.

marti: chansons et débats

10 AU 18 FEVRIER A LA CAVE DU TAUR.

— Des chants sud-américains (« Che

camino », « Yankees ho home ! »...).

— Des poèmes de troubadours et des chansons folkloriques : pas celles qui exploitent la richesse et la beauté de notre pays mais celles qui disent la peine des hommes et la misère des paysans.

— Les poèmes des occitans révélés : Boudou, Journot, Rouquette, Marti...

Un « récital » bien sûr. Mais surtout chaque soir, avec un public pour qui parfois l'Occitanie n'existait pas, la lente découverte d'une histoire dont « il est vrai qu'elle pèse encore dans les luttes d'aujourd'hui » : du XIII^e siècle à 1907, 1917, et mai 1968, et l'an prochain le centième anniversaire de la Commune, la recherche minutieuse des événements dont l'Histoire de « France » ne parle pas.

Chaque soir, un débat différent selon l'assistance. On y a abordé le problème occitan du point de vue économique, politique, culturel, et comme il y a toujours quelqu'un pour y venir, on a aussi parlé du folklore et de l'Âme du Peuple, on a cherché les frontières de l'Occitanie, on s'est interrogé sur cette langue qui n'en est pas une puisqu'elle n'est pas la même de Bordeaux à Marseille.

— « Qu'importe, dit un monsieur, puisque l'oc n'est que de l'espagnol abâtardi ! » (cf. Oc Nôva, n° 1, p. 26). On a aussi dit que la langue d'oc n'avait d'autre intérêt que de « réchauffer » les occitanistes au cours de leurs soirées folkloriques, et que l'Occitanie pouvait très bien parler comme tout le monde (c'est-à-dire français).

Mais ce ne sont là que les perles du débat.

Heureusement ces soirées ont permis à un bon nombre de gens de découvrir ou préciser le sens de l'occitanisme en 70, et suscité d'intéressantes discussions : quels critères permettent de définir un pays colonisé ? Mise en parallèle de l'Occitanie

et des pays d'Amérique du Sud et d'Afrique du Nord; mise en question de la soit-disant vocation touristique du littoral, etc.

raïmon et marti à l'espoir à toulouse le 3 février

« I a de moments, óm diria que canta per nosautres, Raimon » écrivait J.-M. Michel en 68 dans « Viure », et il se demandait si Raimon était au courant du « fait occitan ».

Devant une salle comble, Yves Rouquette a insisté en présentant les chanteurs, sur la parenté catalano-occitane : « Il est important qu'aujourd'hui à Toulouse, Raimon et Marti chantent ensemble ».

Le public, disparate et assez froid au début, peut-être à cause des difficultés de compréhension des paroles, se montra ensuite très enthousiaste : il est significatif que très peu de gens aient quitté la salle avant la fin du débat.

siros festival de la chanson béarnaise junque 45 tours



— De la plus charmanta anesqueta (Despouren) per los d'Aste.

— Adieu, plana de de Bedos (Navarrot) per los de l'Estanguet Accos.

— A l'arrastora deu hroment, per los de Borce.

— Adissiatz pastoreta, per los de Viela.

Aqueste disc es la consecuencia del festival famós del vilatjót de SIROS, ont se reviscòla dempuei quauques annadas las cançons tradicionals de Bearn. Lo país canta al present de cançons del passat, o benleu de cançons de totjorn, de cançons popularas. Lo Bearn canta, per tot dire. E canta çò que sap. Los bearnoses cantan los pastors e los pastors sos tropèus. Cantan, pr'amor que n'en idèa, las cançons qu'an apresas. An enveja de cantar, los que sabon, e mai que mai força nombroses sont los que los volon ausir. Es per aicestes, aquel disc, e non pas per los amators de poscosas tradicionas, d'exotisme de m'as colhonat. D'òmes d'aici cantan, qu'an pas encara lo dreit a la paraula, d'òmes enrasigats dins aquela terra, dins una lenga qu'es la de la vida vivanta : los de Borce, d'Accos, de Viela, d'Aste an cantat per nosaus las cançons qu'aïman...

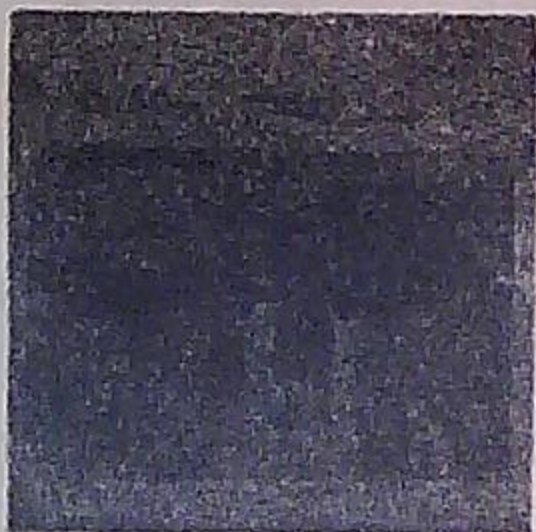




- Cridarai (Jornót, Martí)
- Ciutat de Carcassona (Martí)
- Los Segaires (trad. Martí)
- Lo País viu al present (Roqueta-Martí).

Des textes violents pour dire tout ensemble la colère et l'espoir, et l'assurance de vivre au présent dans un pays qui fait corps avec ceux dont la lutte semblait lointaine. Puis, sortis du folklore, « Los Segaires » dans une interprétation très différente de celle de Delbeau : plus « folklorique » peut-être, en raison des effets de contre chant qui affaiblissent considérablement ces poèmes.

Malgré les qualités de ces 4 chansons, nous ne pouvons que regretter la force et la pureté d'expression du premier disque de Martí.



martí : lengadoc roge
Disc ventadorn, 45 torns.

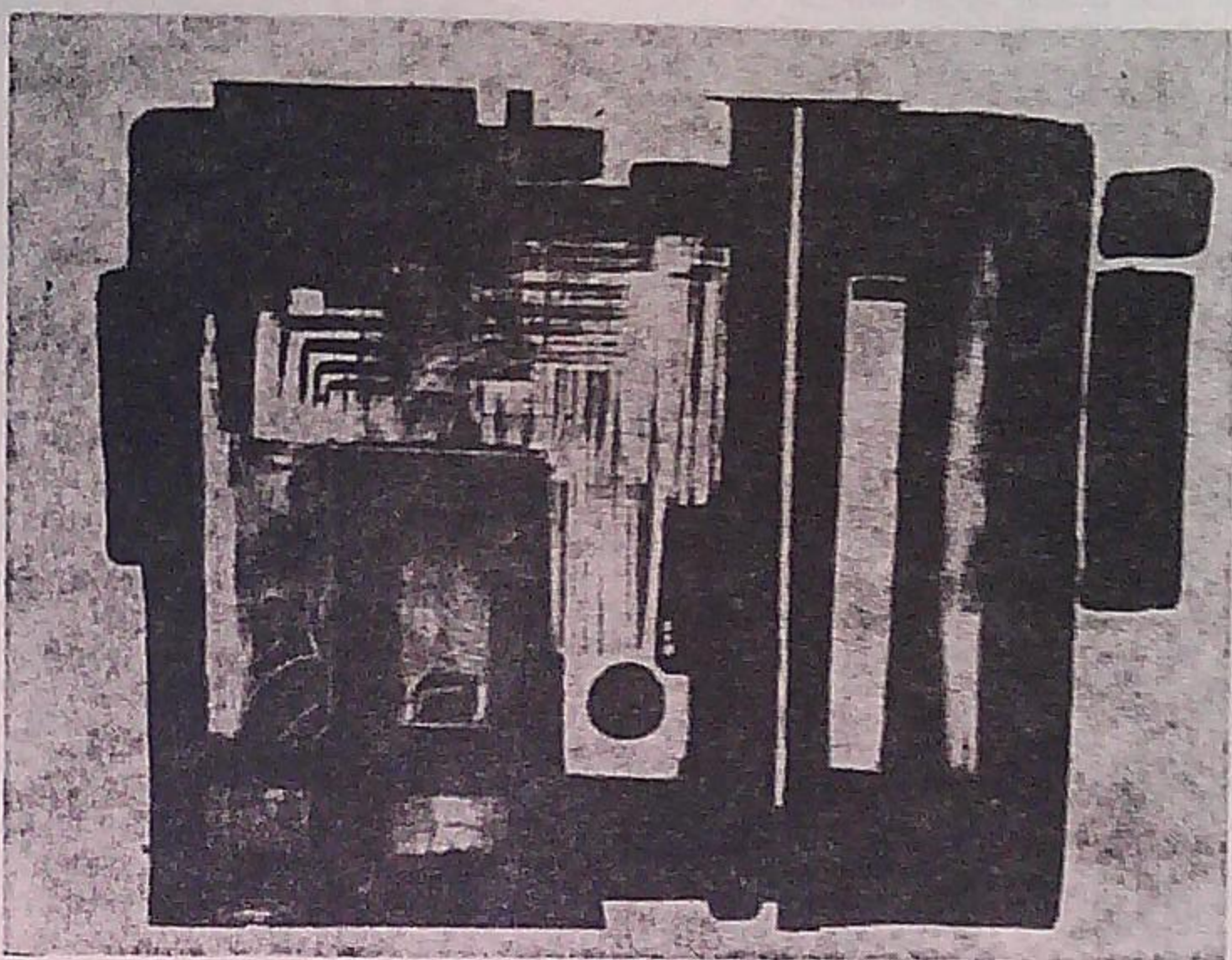
- Lengadoc roge (Martí)
- Un país (Martí)
- Tornaras (Martí)
- La caça de la Quimera (Bodon-Martí).

Martí-la-colera. « Sètz una insulta permanenta a l'unitat e a la diversitat francesa » li en dit un jorn. E es un plaser. Martí ditz al pòble son istòria e als revoltats son esper. A un pòble de bonhols, balha dimension umana. Martí desallena las consciencias e crida çò que cal calar.

Martí buta del pè, tota mena de vielhs porcs, espotís los babaróts d'una revolucion sens jóia que n'en serià pas una. **Alavetz sentirem — lo solelh vertadier...** Es quicòm coma « lo sacre de la Prima ».

L.R.

exposition de lithographies



ligouraud "telles des vitraux en deuil"



bompieyre "explosion de force qui s'amplifie avec la représentation des poings"

La quinzaine occitane organisée par la librairie Privat à Toulouse, a donné lieu à une exposition de lithographies de l'atelier Fauche (connu pour ses illustrations, d'œuvres occitanes), dont le thème est évidemment l'Occitanie et sa volonté de revivre. L'ensemble de l'exposition présente une variété de styles où voisinent le figuratif, l'abstrait, et même le schématisme. Si certaines des lithographies ne dépassent pas les limites de l'objet décoratif, d'autres ont su s'en échapper en exaltant les contrastes, afin de mettre en relief des oppositions de force, propres à exprimer la vie. Deux personnalités se détachent sans peine : Ligouraud et Bompieyre. Les œuvres de Ligouraud telles des vitraux en deuil, compriment les ombres pour permettre la percée lumineuse d'un blanc que la trame d'un léger graphisme tamise encore, comme les embruns retiennent à l'horizon la naissance du jour. Bompieyre montre beaucoup plus de violence dans le style et le sujet traité. Ses compositions abstraites présentent des mouvements désordonnés qui se heurtent à tous les points de la surface, créant ainsi une explosion de force qui s'amplifie avec la représentation de poings (dressés par la révolte, pour la liberté !). Cet art figuratif révèle peut-être mieux le but d'une telle exposition, qui est d'exprimer la réalité d'une vitalité proprement occitane.

D.V.



la vergonha

Deux chansons populaires, un poème de Joan Bodon, un « manifeste » de Mans de Breish.

- Una mantinada fresca
- Las plantas
- Ser de fièra
- La vergonha

Avec une apparente insouciance, un évident plaisir de chanter en une langue qui coule aussi naturellement que sa musique. Mans de Breish chante le vin et les jeunes femmes. Folklore qui témoigne d'un enracinement profond. Source dont vient la force de s'affirmer maintenant :

« Es pas una vergonha d'esser un óme [d'aici...

... I a pas mal de vergonha.

As droit a la paraula,
occltans, paisans
a totis vos disi :
Parla !

« La vergonha » frappe fort. Elle nous fait espérer même s'il doit y perdre un peu de gentillesse, de prochaines chansons très « solides » de Mans de Breish.

paco ibanez

Rafaël Alberti, Luis Gernuda, Antonio Machado... « Les uns par les autres », la longue plainte à peine modulée de ceux que déchire l'Espagne fasciste.

Il chante les vainqueurs, les corrompus par le pouvoir et l'argent, ceux dont la richesse crée les valeurs de ce monde, vide les mots de leur sens, arrache l'homme à son lieu.

De l'autre côté, les poètes, les bannis. Renvoyés à la vie du rêve ceux qui ont oublié que

« La tierra con el sol y el mar
son para aquellos que han sabido
sentarse sobre los demas »

(Goytisolo)

Thèmes entremêlés : douleur, silence, rêve. L'absurde et la solitude. La mort qui résoud les différences. La promesse d'un avenir déchiré

Un chant qui n'est pas celui de l'Espagne seule : défaite, amertume, désespoir. Mais aussi comme un élan qui pénètre, la possible issue :

« ; Galopa ginete del pueblo
que la tierra es tuya !
A galopar. A galopar
hasta enterrarlos en el mar.

Il est évident que les critiques de cinéma présentées ici accusent un certain retard par rapport à la date de sortie des films sur les écrans parisiens.

Est-il besoin de rappeler que cette revue est éditée en « province » et que les nouveautés cinématographiques ne font leur apparition à Toulouse que lorsque Paris n'en veut plus.

une croisade pour les temps moderne

ANTONIO DAS MORTES
de Glauber Rocha.

Tuer est le but. Exterminer ce qui reste d'un peuple esclave engagé dans la rébellion est pécuniairement intéressant. Le riche propriétaire, maître et seigneur, tranche, décide, condamne. Le tueur n'a plus qu'une besogne à exécuter. Tueur professionnel, auréolé d'une gloire à la mesure de son personnage, recruté on ne sait où, il est le spécialiste du nettoyage par le vide. Mais, pourquoi ? Pourquoi le massacre de ces hommes, de ces femmes ? Sont-ils bêtes fauves sans foi ni loi ? Non ! On avait menti. Dans un brusque examen de conscience, il reconnaît ces hommes et ces femmes. Il se reconnaît aussi. N'est-il pas comme eux ? Désormais, toujours du même nom : Das Mortes, c'est en ange examinateur qu'il va refaire le chemin autrefois parcouru dans cet étrange Far-West qu'est le Brésil actuel, où la vie d'un homme ne vaut pas plus cher qu'une balle de carabine, où le lourd carcan de l'exploitation à l'âge de la technologie galopante, si caractéristique de nos civilisations avancées, fossilise avant de les écraser ces peuples méprisables, parfois indiens, presque tou-

jours métis.

Glauber Rocha, auteur du film, a pourtant choisi de nous les montrer. Et avec lui, tout le nouveau cinéma brésilien s'est engagé à en dresser le constat. Cinéma baroque dira-t-on ? Oui, en effet ! Mais le baroque appartient d'abord au sujet : « Paresse, mais beauté, sens de l'ornementation, sens du geste, fierté et orgueil, décorum et rigolade », sans oublier un mysticisme exacerbé qu'une évangélisation catholique a nourri de ses symboles et qui n'est pas sans rappeler le vaudou. Fort de cet extraordinaire réservoir de vitalité, un peuple renaît, s'agite dans un environnement de terre desséchée et d'arbres morts, comme éclaboussé d'un délire étincelant. C'est la révolte. Irrémédiable et concertée, elle jaillit lentement au rythme bariolé du décorum extravagant de la danse frénétique et du rituel mystique. Rituel, voilà la clef, l'explication, le centre même de ce peuple. Révolte et sacré ne font qu'un. La révolte devient rituel. La mort est sacrifice. La violence est tragédie, où le drame et la religion se confondent. « Battre tambour » et tuer, ne signifie pas seulement danser et s'insurger, mais célébrer un culte. En dansant, l'arme à la main, un peuple se transcende, s'exprime, et en même temps prend possession de sa propre existence. « Je ne pourrais croire qu'à un Dieu qui saurait danser », disait Zarathoustra.

Dans ce renouveau explosif du sacré, les symboles chrétiens servent de jalons (lorsque le rebelle tue le riche propriétaire, n'est-il pas Saint Georges terrassant le dragon ?). Plus que d'une lutte de classes, il s'agit d'une croisade moderne contre la putréfaction d'une société enlisée dans un matérialisme complètement dévitalisé, où les hommes et les femmes s'entredéchirent pour des raisons sordides. Partout les monstres se disputent un royaume de cadavres.

La mission d'Antonio das Mortes ne fait que commencer.

D. VIGUIER.

Robert LAFONT - Christian ANATOLE

NOUVELLE HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE OCCITANE

Col. de l'Institut d'estudis occitans
Presses Universitaires de France

médée de pasolini

Avec Médée, Pasolini revient à la tragédie antique qu'il avait déjà abordé dans *Œdipe-Roi*, Médée, magicienne, fille d'Aétès roi de la Colchide, aide Jason à enlever la toison d'or et l'épouse; abandonnée par lui, elle se venge en tuant ses enfants — peu importe l'histoire —. Des personnages qui sont agis et qui assument leur destin dans l'écartèlement physique et moral; une atmosphère étouffante de saccades et de déchirures où le drame atteint l'intensité d'un cri viscéral. Des plans qu'une mouvance intérieure agite jusqu'à l'interruption, la cassure inéluctable et nécessaire pour finalement engendrer le rythme fatal du destin qui s'accomplit. En désarticulant chaque image, un regard, une parole, un mouvement, Pasolini affirme sa volonté de dépasser l'esthétique d'une pure narration, pour que dans l'éclatement anecdotique et plastique, surgisse le tragique, où le sacré habite

le profane où la chair déchirée transcende un peuple et où enfin un amour n'est plus qu'une déchirure ».

D.V.

fellini satyricon

On en parle. On va le voir avec curiosité et un petit rien de masochisme parce que, paraît-il, toutes les sociétés ont la même vieillesse et que la nôtre est enfin sur le retour. C'est Fellini qui manie l'image et il la manie bien. Vous voulez de l'horrible? De l'obscène? En voilà : les mauvais quartiers de Rome ne vous décevront pas. Du grotesque? Vous y aurez droit aussi : un pirate milliardaire, blasé, en robe de mariée qui tourne en ridicule le rituel du mariage et même une horde de nécrophages avides d'héritage. Il y en a pour tous les goûts. Bien entendu, la religion se fait aussi maltraiter sous les traits d'un herma-

phrodite moribond, et albinos de surcroît. Et pourtant, le héros existe encore, un jeune étudiant qui, délaissé par son jeune éphèbe, sort vainqueur de toutes les épreuves avec la plus grande naïveté du monde.

Fellini découvre la psychanalyse et il s'en sert. Le menhir se dresse en symbole phallique près de l'adolescent enfin devenu homme; l'origine du feu dérobé au sexe féminin est, par chance, retrouvé. On pourrait se croire revenu aux temps primitifs où vivre avait une autre signification qu'à présent. Mais il s'agit d'une psychanalyse de moralisateur. Au bout du compte, on s'ennuie avec ces gens-là. Leur monde n'est pas le nôtre et leur horrible nous laisse insatisfait. Fellini a gagné : rien de cela ne nous fait envie.

Mais décidément non : *Satyricon* n'est pas un avant-goût des temps modernes. Nous voulions de l'excès? Nous en avons eu. Mais l'excès sans Dionysos.

Françoise BANLIER.

montségur éd. bélibaste une construction de poésie

Encore un ouvrage sur Montségur? Encore du fait divers cathare sur papier couché avec photographies en trompe l'œil? Hé bien non! Le livre d'Henri Gougaud n'appartient pas à cet « ésotérisme de masse » où le pittoresque côtoie le sensationnel et que la mode cathare a si bien commercialisé. Sans concessions, sans fioritures : un mot, une seule phrase, qu'accompagne une photographie, pour en prolonger le sens et non pour illustrer, une mise en page peut-être inattendue, parfois l'unique obscurité d'une page noire que l'éclat d'une page blanche contredit immédiatement, sont le vocabulaire, la syntaxe, la matière d'une construction poétique. Et, cette œuvre claque au visage du lecteur endormi comme une gifle expiatoire. Une gifle qui, sans haine, sans colère, réveille les consciences apathiques et donne mauvaise conscience à 700 ans d'hypocrisie historique. Au-delà de la poésie, par dessus l'oubli, ce livre nous fait contemporain d'un peuple assassiné parce que dans son extraordinaire ascension, il était précisément monté à Montségur, en avait construit et gravé les escaliers pour toujours et encore s'élever vers la lumière.

D.V.

Un de mes amis, sans doute lassé de voir mes structures mentales irréductibles au gabarit hexagonal — et connaissant mon amour immodéré du rugby me lança un jour cet argument : « Mais enfin, tu dois être fier quand tu vois la France première du Tournoi des cinq Nations! »

Je ne sais si ma réponse l'a convaincu, mais je lui ai dit :

« Oui, j'en suis heureux. Mais je suis plus heureux encore de l'hommage involontaire que tu me rends en soulignant que la Grande-Bretagne est capable de reconnaître l'existence de

quatre Nations chez elle sans avoir peur d'en crever. Encore une fois, le Royaume-Uni est capable de nous donner des leçons de démocratie! »

Est-ce notre faute si nos voisins reconnaissent leurs minorités ethniques et culturelles, même dans leur forme sportive? Est-ce de notre faute si le rugby français est essentiellement un rugby occitan, basque et catalan? Est-ce de notre faute si nous nous sentons Occitans comme d'autres se sentent Gallois, Ecossais ou Irlandais et si nous avons envie qu'on nous en reconnaisse le droit?

le C. R. E. O. de Toulouse vous propose

1) DISQUES

MARTI (45 tours) Lo país viu al present . 10 F

MARTI (45 tours) Lengadoc Ruge 10 F

MANS DE BREISH (45 tours)

Chansons de Joan Bodon 11 F

PATRIC (45 tours) Quand Crebarai 9 F

DELBEAU (33 t.) Canta vents e marèias . . 12 F

(Jusqu'à 5 disques ajouter 1,50 F pour frais d'envoi)

2) DICTIONNAIRE OCCITAN-FRANÇAIS

de Lois ALIBERT 110 F

3) ECUSONS OC, CARTES POSTALES ILLUSTREES OUVRAGES DE PEDAGOGIE, LANGUE ET CIVILISATION OCCITANE.

Demandez le catalogue gratuit

C. R. E. O., 3, rue Roquelaine — 31 - TOULOUSE

Una ciutat fo (*), non sai quala,
ont caset una plueja tala
que tot ome de la ciutat
que toquet foron (*) dessenats.
Tots desseneron mas sol un;
aquel ne escapet, sens plus :
que era dins una maison
ont dormia, quand aiçò fo.
Aquel levet quand ac (*) dormit
e fo se de ploure gequit,
e venc (*) fòras entre las gens.
E tots feiron dessenaments :
l'un ac roquet, l'autre fo nus
e l'autre escupi vers sus;
l'un trais peira, l'autre astela,
l'autre esquinet sa gonela.
E l'un ferit e l'autre empeis,
e l'autre cuget ésser rèi
e ten se ricament pels flancs,
e l'autre sautet per los bancs.
L'un menacet, l'autre maldís,
l'autre juret e l'autre rís,
l'autre parlet e non saup que,
l'autre fet (*) metoas de se.
E aquel qu'aviá son sens
meravilhet se mòut fòrtament
e vit (*) ben que dessenats sont.
E garda aval e amont
si negun savi veirà;
e negun savi non i a.
Grand maravilhas ac de lor,
mas mòut l'an els de li major
que veson estar saviament;
cuiden qu'aja perdut son sens
car cò qu'els fan non'l veson faire.
A cadun de lor es vejaire
qu'els son savis e ben senats,
mas li tenon per dessenat.
Qu'il ser en gauta, qui en còl,
el non pòt mudar non's degòl.
L'un l'empenh e l'autre lo bota,
el cuja evasir de la rota;
l'un l'esquinta, l'autre l'atrai
el pren còps e leva e cai.
Casent levant, a grands gabauts,
s'en fug a sa maison de sauts,
lungós e batut e mieg mòrt
e ac gaug quand lo fo estòrts.
Aquesta saula es por lo mond
semblant es als òmes que i sont.
Aqueste segle es la ciutat,
qu'es tota plena de dessenats.

Pèire Cardenal. (1180-1278)

(Modernizacion modesta e sens Preten-
cions. O.N.)

* fo : foguet; ac : aguet; venc : venguet;
fet : faguet; vit : veguet.

Pòble del Vièt-Nam
as un capèl per te parar
del solelh de las bombas

Femna del Vièt-Nam
lo fusilh pesa a ton espatla
sus l'esquina ton enfant
t'a parat d'una bala perduda
pegós de sang
pesa son pè dins ta man

Femna del Vièt-Nam
as dos braces
per faire manjar ton òme
per lo sarrar
per semenar lo ris
e ton dròlle

Pòble del Vièt-Nam
pòble testard la vida fugis
per viòl
l'esper moris pas
jos lo capèl que te para
del solelh de las bombas

Rosalina Roche, (inèdit).



JÒC ÒRRE

revirada del roman catalan "joc brut" de manuel de pedrolo per peire lagarda

(Un gojat es pojat dins l'autòbus, a Barcelona, arrans d'una drolla polida e un pauc misteriosa. Devala al meteis temps qu'ela e comença la conversa.)

E se tornèt virar, benlèu mai decidida que lo primier còp; fasquèt dos passes... A penas se començava lo tresenc que m'èri portat al sèu costat :

— Sabi plan qu'ara som desagradu, mai podi pas... Escotatz, es pas la meu costuma de seguir las dròllas per las carrièras, de m'impausar...

— E que fasètz, ara, me copèt ela.

— Já o sabi... Es tant marrit per ieu coma par vos. Vos vòli pas enuejar, vòli... Es pas tament terrible, ça que là de se veïre un còp, son que un còp...

Clinèt lo cap, faguèt encara tres o quatre passes cap aval, cap als escalons que menavan a la carrièra de dejos, aprètz aver traversat los òrts pichonèls. Alavetz diguèt :

— Que volètz ?

— Nos poiriam trobar una vesprada, parlar...

— De qué ?

Nos èrem aturats un còp de mai, arrans d'un banc ont très vielhs nos uelhavan, tot s'asolelhant.

— O sabi pas... de vos, de ieu... de çò que parlan las gens... es ridicul ! coma volètz que posque saber, ara, de que parlarèm ?

Ela riguèt tanben, e lo sèus uelhs s'apichoniron sens transformar la sèu cara. Jeu, tenià los meus clavats sus la sèu boca.

— Me fasètz rire.

Me mirèt de còrna d'uelh, puèi, d'un còp, virèt la sèu mirada cap a las srras que se vesian al fons. Ajustèri :

— Nos veirem ?

Ara, avià los uelhs trufarèls, francament trufarèls. Semblavan dire lo contra de las paraulas que prononcèt :

— Cada dissabte, en aquesta ora, preni l'autòbus.

Se revirèt e se'n anèt entre los arbres. La seguiri pas. Era já a mieja escala quant li cridèri :

— A dissabte !

Es un pauc mai tard que m'avisèri que solament sabià pas consin se disià. Mas èra plan tròp luenh per que li posque demandar; èra per la carrièra de dejos, e ièu, prèp del pont d'amont que la mestrejava. D'aquí naut vejèri la sèu fòrma qu'anava lentament, d'un pas

armonios. Abans de passar de l'autra part, se virèt... mas mirava cap a las escalas. D'un còp entrèt dins lo tresenc dels quatre ostals que s'enrenglavan tocant quauques botigas de teulat bais. Me venguèt a l'idea que, malgrat, ço qu'avià dit, benlèu viviá aquí...

Lo dissabte d'aprètz, sabèri que non.

Primier, quora la vejèri avançar per l'avenguda, es tot just se la reconeissèri. S'èra cotada amb los pelses liures, e los del costat d'esquerra li casiàn suls uelhs que s'èra pintats. La sèu boca semblava pas tanpauc la meteissa; avià cambiat lo sèu roge de l'autre jorn per una color de malva clara que li balhava un aire exòtic. Portava una faldeta coma la primiera vrespada, mas avià un jersey negre que li sotlinhava la fòrma de las popas redondas e nautas.

Lo sèu sorire s'emportet d'un còp, sens daissar cap de tralha, las fotraladas professionalas que m'aviàn rosegat tota la setmana e sustot, aquel matin meteis quand Sorribes agèt l'idea meravilhosa de me mandar dins un dels tres o quatre mercats publics que i avià encara dins la vila. Una marca de detergents podià pas vendre aisidament las sèus mèrças e mai lèu que de se pensar que botavan pas las dòsis que calià dins las sèus barrejas, los i venguèt a l'idea de consultar la mèu agença. Sorribes decidèt sul còp que la falta venià de la caisseta. La fòrma n'èra pas pro agradiva; las colors, mal apariadas, nafravan la vista.

M'èri doncas passat tota la matinada al mercat, al mieg de femnas cridairas, de flairas de linge òrre, amb l'espèr de coneisser çò que podià anar melhor. La causa semblava simpla, mas n'èra pas tant qu'aquò : l'esperiment nos avià mantun còp fait avisar que las practicas compran sovent segon una aparencia quand los produits son pas fòrça diferents... La rega es prima entre la capitada e lo fracàs dins aquelis afars...

Mas, aquel matin, res avià pas anat coma cal. Al vesinat, aviàn raubat quicòm e las femnas semblavan pas prestas de parlar d'autra causa. E, quand comencèron de balhar lo sèu vejaire, n'i avià pas dos qu'anèsson amassa. La mager part semblava aimar, las caissetas rectangularas, de color verda e de letras blancas. Fòrça d'elas i aviàn pas mai pensat : compravan la marca de la botiga del recanton, e, se n'i mai pensat : compravan la marca de la botiga del re-

canton, e, se n'i avià mai d'una, la qu'organitzava un concurs radiòfonic. Un desastre vertadier.

Mas, ara, me'n chautavi plan ! Lo monde avià cambiat de cara, s'era fait mai amable, mai bel. Ela me sorisià, aturada al meu devant, los uelhs ficats dins los meus, sens veire las miradas plenas d'envejas de totes los mascles que, sols o acompanhats, passavan per la Diagonal.

— Hou ! Faguèt.

M'engoliri l'eissaliva; ço que m'arribava èra tarrible. Podià pas èsser vertat. O podià pas creire. Marmusèri :

— Es venguda...

— Cada dissabte preni l'autobus en aquesta ora... (Me repeteva las sèus paraulas de l'autre jorn)... Me cresiàs pas ?

— Si... mas pas uèi.

Me comprenià. E, plan segur, ela tanbén, perque lo sèu sorire se fasià mai grand. Era un autre biais de sorire : coral, interessat, sens res de trufaire. Diguèt :

— A sieis oras e miejas me cal èsser a l'ostal de la meu amiga.

— A sieis oras e miejas ?

Eran ja cinc oras. Era pas possible. Sens respondre diguèt :

— Caminèm.

Lo lum avià cambiat e me faguèt passar de l'autre costat, cap a la Travessera.

— Quina amiga ?

— Cada dissabte passi la vesprada amb una amiga. Es estada nafrada dins un accident d'autò e pòt pas caminar.

— A !

— Anèm doncas a Gala Placidia e a sèt oras manca un quart agafarai l'autobus.

— T'acompanharai.

— Non, faguèt tot bolegant lo cap. (Los sèus pelses anavan d'un costat a l'autre, negres e sedoses.) Voli pas que nos vege. Comprenes, ela tornarà pas mai sortir amb cap de gojat.

— A !

— Amb una ora, n'avèm pro per parlar, per que me posques dire tot ço que me voliàs dire...

— Ieu... L'autre còp, vau pas solament pensar de te demandar consin t'apelavas. Ieu me disi Xavier.

— Ieu, Juna...

— Juna ? Es pas un nom aquò !

— Justina. Mas m'agrada pas. Disèm Juna.

— Juna... Es polit. Coma tu.

— Xavier tanbén es polit...

— Juna... tornèri dire, encara tot encantat.

Ela se botèt a rire.

— L'autre jorn, quand me diguères que deviàs trobar quauqu'un... Es amistançada ?

— Non, perqué ? Te pensavas que me'n devià anar trobar un gojat !

— Oc ! Era naturel, non ?

— O sai pas...

— Una dròlla coma tu...

— Benlèu som fòrça exigenta. Non te fises pas amb ço que veses.

Demorèri un pauc estonat, perque, ara, la sèu mirada èra prigonda. Me semblava sospesar.

— D'aver acceptat de te veire, vòl pas dire res.

— Acceptat ?

— M'as fait rire !

— E te fau rire encara ? li demandèri la votz un pauc reissa.

— Me pensí que si.

Mas lo sèu sorire me daissava tot flac. Me podià pas enfadar. Es pas possible que quauqu'un s'enfadessè amb una dròlla que vos mira e que vos sorís coma si los sèus uelhs s'éran replegat tot lo solelh del mond.

— Te'n voldrià poder dire autant... Es tròp polida... Tròp mari-

dament polida.

— E alavetz ?

Nos èram aturats arrans d'una filèra de veituras; nos clinavam l'un contra l'autre; ela levava lo cap, la boca entredubèrta.

— E alavetz... tornèri dire. Sul còp, quicòm m'enfastiguèt. Ajustèri : Amb una dròlla coma tu se pòt pas parlar. Es pas possible de dire altra causa que ço qu'a poscut ausir un centenat de còps.

— Mas o pòdes tornar dire, se vòles.

Me passèri la man pel front; aclinquèri los uelhs a mieg.

— Traversèm, diguèri.

Traversèrem.

— Juna... Me voldràs tornar veire, d'autres còps, non ?

— O sai pas... Es de veire...

— Perqué ?

Alcèt un pauc las espatlas e las popas li tremolèron suavament jos lo jersey.

— Benlèu caldrià saber ço que vòles...

— Ès tu que vòli... (E sens li balhar lo temps d'ajustar una paraula contunhèri, aprètz un còp d'uelh al relotje) Fan detz minutas que nos èm trobats, es lo primier còp que nos vesèm... E degun ditz pas a una dròlla que la vòl quant la coneis a pauc penas...

— Doncas, perqué o dises ?

— Me'n pòdi pas passar. I a en tu quicòm que me provoca.

— È qu'una responsa espèras de ièu ?

— Res, o sabi plan. Tornarèm sortir deman...

— Non.

— Es festa.

— Sortí totjorn amb la familha.

— Amb los téus parents ?

— Non. Los meus parents vivon pas aquí... Sòrti amb l'oncle e la sèu femna.

Acabèt de m'o contar una estona mai tard, quand èram a la plaça Glada Placidia ont se volguèt setar sus un banc. De l'autre cap i avià una femna, mas podiam parlar tranquilamente perque n'escotava pas, qu'avià pro de besonha amb las doas drolletas que se li escapavan sovent.

Era d'un vilatge prep de Tortosa, e ara passava una termenada amb lo sèu oncle. Per tot o dire, la tanta èra la sòr de la sèu maire. L'oncle s'era aveusat mas aviàn servat bonas relacions ara que, fasià mai d'un an, s'era tornat maridar. Ela e la segonda femna simpatizavan pr'amor qu'era jova tanbén.

— Mas aquò t'obliga pas de sortir amb ela... li diguèri.

— Es pas question d'obligacion... Son acostumats de sortir amb ièu, e, s'o fasiàn pas se'n estonariàn. Los i pòdi pas dire que passi la vesprada amb la mèu amiga, pr'amor que sabon que la vesi lo dissabte.

Una question me venguèt a l'idea :

— Pr'aquò, coma podes aver una amiga tant intima, aici... I vives pas mai ?

— I vivià. Duncas a la mòrt de la mèu tanta vivià amb elis. Aprètz me'n tornèri al vilatge; me semblava pas que convenquesse d'èsser sola a l'ostal amb l'oncle...

— Trabalhas pas ?

— Si... a l'ostal. Mon paire ten un cafè al vilatge.

— E tu i fas de serviciàla ?

— Oc. Es marrit ?

Li miravi las popas, las mans, las cuèissas que la faldeta sotli-nhava, e aquelas cambas meravelhosas, pausadas l'una sus l'autra.

— O sai pas... i a tant d'òmes...

Me mirèt sens vergonha.

— E alavetz ?

— Te devon pas daissar tranquila...

— Aquò es l'afar de la dròlla, non ? E non pas d'elis.

— O sai pas... Quant te vesi...

Annnonce citée par Emile Debard (La Dépêche), avec son commentaire.

« P.D.G cherche à céder une usine de textile dans grande ville du Midi. Matériel parfait. Ventes soutenues. Excellente rentabilité. Main-d'œuvre aux tarifs les plus bas de France. »

« Je trouve cette phrase odieuse, écrit mon ami. Moi aussi. C'est à peu près comme si un négrier d'autrefois avait pour faire valoir les esclaves qu'il offrait aux acheteurs, vanté leurs muscles, leur discipline et leur excellente dentition. »

Citées par M. LEBESQUE dans son livre : « Comment peut-on être Breton ». (Annonce parue dans le Journal du Textile, 2-9-69 et concernant la Bretagne)

« Belle usine à vendre, Province, matériel parfait. Main-d'œuvre aux tarifs les plus bas de France. »

(L'Agriculture de l'Aisne, 4-1-1969).

« Nous vous demandons de faire connaître avant le 8 janvier 1969 au Syndicat betteravier, boîte postale 30 à Laon, vos besoins approximatifs en main-d'œuvre. Préciser la catégorie : Bretons, Italiens, Espagnols, Portugais, Marocains. »

Ben mon Colon !

Du Breton ou de l'Occitan, l'un des deux ne fait certainement que se vanter !

Définition du petit Larousse : provincial : qui est gauche, dépourvu de distinction, maniéré.

« Notre sympathique académie provinciale, la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron... »

(Centre-presse du 27-2-70).

Ainsi commence l'article relatant les activités (promenade champêtre à la maison natale de F. Fabié, entre autre) de cette très respectable société savante. Il est regrettable que cette bien « sympathique » et très « provinciale » académie, ramassés de notables poussièreux en quête de gloriole, se complaisant à entretenir un mesquin esprit de clocher, détienne le monopole de la culture locale.

En somme « Verticale 12 » reprend une formule très ancienne, celle des troubadours qui ont été les premiers pionniers et diffuseurs de la culture française.

(Centre-Presses 94-70)

Il est peu de temps avant que la culture française (la première) ne s'approprie les pensées de Mao-Tsé-Toung.

Voici quelque temps, le Conseil Supérieur de l'Education Nationale repoussait avec une faible majorité, le projet de modification de la loi Delxonne préconisant « pour l'épreuve facultative de « lan-

gue régionale » au baccalauréat, de tenir compte en vue de l'admission, des points obtenus au-dessus de la moyenne » — ce qui semblait pourtant être un minimum, et à nos yeux une concession ridicule et scandaleuse de plus.

Trouvent donc leur place dans cette chronique avec mention spéciale, certaines personnalités qui ont contribué à cet exploit :

— M. le Président Armand, de la Fédération des Parents d'Elèves...

— M. le professeur Debré — père de l'Amer — et qui, par ailleurs veut nous transformer en buveurs d'eau.

Mais enfin, qui a dit : « Quand j'entends le mot culture, je tire mon bulletin (de vote ? ».

« Quels sont ces prétendus « gens d'Oc » qui déshonorent l'Occitanie ? »

(Midi Libre 22-2-1970) et l'un d'eux signe de son nom (?) un article d'une stupidité rare et qui n'a d'autre but que de préparer le terrain à la répression.

Nous ne l'espérons plus, et voici que M. J.P. LAGARDE, — toutes nos excuses à nos nombreux amis qui portent ce patronyme et le trouvent aujourd'hui au tableau d'infamie, — nous offre la pièce de choix de notre rubrique.

Un peu effrayés par les difficultés d'analyse que présentait cette « profession de foi », nous l'avons soumise au jugement plus qualifié et mieux exercé de notre amie très chère, Mlle le Professeur Suzy Delpès de l'Université de Barcelone. Cette éminente psychologue, est rappelons-le, spécialiste (traitement par électrochoc) des problèmes de l'obsession, en particulier chez les primitifs, ainsi que des divers troubles et aberrations psychiques provoqués par ce que le profane appelle « le retour d'âge », et souvent, simple conséquence d'un complexe de frustration entraîné avec soi depuis l'enfance.

Mais laissons la parole au rédacteur de Midi-Libre (lequel journal a enfin trouvé son sous-titre, voir plus bas...) et écoutons à mesure le diagnostic de notre amie. (Consultation dispensée à titre gracieux au bénéficiaire).

— Ils commencent à nous « pomper l'air... »

Direct et familier, M.L. éprouve parfois des difficultés de respiration dans l'exercice de son métier, ce qui prouve qu'il a conservé partiellement le sens commun.

— ... nous imposer une... « Occitanie socialiste ». On aura tout vu.

C'est même pour un véritable Occitan, la chose la plus risible du monde.

Agréable franchise du bon réactionnaire, conscience extrêmement confuse de l'alié-

nation chez le sujet, surenchère typique quant à son appartenance ethnique dans le but d'effacer un vague sentiment de culpabilité.

— ... Je n'ai personnellement jamais été attaqué par ces « Gens d'Oc ». Patience, ça viendra.

Masochisme caractérisé, mais aussi (peut-être dans un même sens) transposition de personnalité, conscience exquise de s'identifier à la chevette blanche qui dans les safaris sert à attirer le fauve; (y a-t-il complicité entre l'animal, parfois sacrifié, et le chasseur ?)

— (ces gens)... qui voudraient préparer l'avenir en salissant nos murs, et dont en définitive les plus âgés relèvent de la correctionnelle et les plus jeunes de la fessée.

Incertitude morale, goût du châiment — mais sentiments graveleux — A souligner les mots, « salissant », « jeunes » et « fessée », particulièrement éloquentes.

— J'ai conscience de refléter l'opinion de l'immense majorité, de la quasi-unanimité de mes citoyens, et surtout des méridionaux de vieille souche. Ceux qui ont le droit de parler.

Constatations : besoin maladif de soutien, de protection, sens de la race (les autres sont peut-être des métèques).

— Et les Catalans ne sont certes pas des Languedociens.

La Provence, le Roussillon, l'Aquitaine feront-elles parties de cette Occitanie rêvée ?... Et le Comté de Foix ? Et le Pays Basque ? Et le Rouergue ?

Zèle du faible, à épauler la répression pour se mettre à l'abri sous son aile (certainement victime dans son jeune âge des jeux de ses petits camarades à l'esprit plus éveillé); désir de créer la confusion dans les esprits tactique hypocrite, mépris du lecteur.

— « ... une langue qui malgré le grand Mistral et tous nos félibres... »

Souci de ne pas froisser certains notables, même aux prix d'une contradiction avec la citation précédente (prudence : ne pas contester les valeurs établies).

— S'il est vrai que nous fûmes autrefois colonisés par les conquérants...

Les lecteurs savent très bien que la colonisation au sens où nous l'entendons dans le monde entier est un phénomène moderne. Tendance fâcheuse à prendre ses interlocuteurs pour des imbéciles.

— Et puis :

« ... une langue que même ceux qui se piquent de l'écrire ne comprennent pas... ? »

... ces illuminés se réclament du socialisme. On les aurait plutôt placés à l'extrême droite : « occident »...

Goût caractérisé de la démagogie, utilisation de tous les préjugés de toutes les ignorances, à des fins inavouables. Les Occitanistes, du moins ceux pris à partie se sont toujours clairement définis à notre connaissance comme socialistes et antinationalistes. (Ici, nous n'osons plus analyser).

— « ... certaines affiches transformées par eux, comme celle de cette belle fille qui montre la plus intéressante partie de son anatomie... »

(Libidinosité intense, aggravée peut-être par une sénilité précoce).

— (la suite)

... (et sous laquelle, ils ont écrit « Midi-Libre, torche-cul quotidien »...

Toujours masochisme — mais à son avantage, l'auteur se montre réaliste et sans fausses illusions quant à son « métier ».

Toujours aussi, différentes névroses déjà relevées plus haut.

— Et enfin : « ... on ne peut s'empêcher de penser que s'il suffit d'un ou de deux individus pour causer du tort à toute une collectivité, il est étonnant que la police, pourtant généralement bien renseignée n'ait pas encore mis la main sur eux et qu'ils puissent en toute impunité continuer à trahir l'Occitanie ».

Aucun sens de l'honneur et de la dignité journalistique (carrière malheureuse probablement !); inconscient désir de vengeance, souci femelle de s'assurer la protection du fort, et goût (séquelles d'une enfance frustrée dans ses épanchements) secret et malsain du cafardage, à l'âge adulte appelé délation. (Le lâche se trouve toujours des excuses pour faire appel au gendarme).

Est-il besoin de rappeler que cette pratique est absolument contraire à l'Esprit occitan et rarissime même dans les heures les plus noires de notre histoire.

Mlle le Professeur Susy Delspès pouvait déclarer en marge de l'analyse qu'elle n'a fait qu'ébaucher :

— « Cas extrêmement intéressant en tant qu'objet de science, mais très inquiétant d'un point de vue plus strictement humain. »

Quoiqu'il en soit, ce monsieur — qu'il soit remercié au passage d'avoir amusé nos lecteurs — paraît bien placé pour le prix Honthologie décerné à l'occasion de la St-Côme au candidat le plus méritant (même s'il refuse de se présenter) et consistant en un Grand P.A.C. d'honneur, avec ou sans palmes

los lectors an la paraula

« Osca! e bon coratge
Visca « Occitania Nova »!

A.L. Tolosa.

Aquí Occitania Nova. Quicòm que
s'es pas jamai fach e que diu téner.

A.C. Rodes.

Bravissimò per Occitania Nòva! Me
caldria 30 numeròs.

P.P. Buoux (Vaucluse).

Etc., etc.

— Bóf!...

Caldria pas tròp, segon mon pensament, sacrificar lo vam de la revista al mejan facil de publicar mai de texts fanceses que non pas occitans. De fach, lo bilenguisme es mai o mens una engana per qu'es un biais de se dire :

« Aquòs de melhor far d'escriure en occitan, mas puèi que tot se pòt exprimir en frances... »

Vèrai, siatz compres en frances. Cal un esfòrç per escriure en òc. Mas nòstre mond nòu se farà pas sens esforces, çò crese...

Qualquas ideas.

Qualquas analisis per poder devistar nòstra realitat actuala serian benvenidas

— (Decazevila, Fos, dins lo biais de l'estudi sobre Rocafort).

— Critica de cinemà e de musica.

— Estudi de solucions originalas e occitanas als nòstres problemas per prepausar a nòstre pòble una vista nòva de sa destinada...

J.F.M. Sannois (95).

— Avem fait aquela revista, amb sustot una volontat d'eficacitat. La mai granda part dels occitans sabon pas legir sa lenga, n'i a tanben fòrça que la coneisson pas. Aquesta revista se vòl la de totis los òmes d'òc, coma se ditz. Avem volgut faire una trauçada dins un public nòu, benleu desoccitanizat, d'estudiants, d'obriers e.c.a. Avem pas volgut d'un public tradicional d'occitanistas e de romanistas, nòstre combat es una conquesta se que non, es esterle. Un jorn vendrà ont OCCITANIA NOVA s'adressarà als òmes d'aicì soncament dins lor lenga, aquel jorn es benleu pas tant luenh...

— Per lo demai esperam que l'esfòrç qu'avem fait dins aquel numeró

vos agradarà.

— De « solucions originalas » ? Aquí, pel moment, disem la malautia e de còps los remedis.

« Je lis les notes de votre collaborateur Serones sur Fernand Barrué, avec lequel j'ai été en contact les dernières années avant sa mort. Je vous écris pour préciser, au cas où vous l'ignorerez, que Barrué a laissé — et m'avait confié — un assez gros manuscrit de poèmes inédits... J'avais fait dans la masse, un premier choix de poèmes, consacrés à la musique, qui pouvait former un tout d'une certaine unité... »

Barrué est mort à Rieumes (H.-G.) chez son beau-frère, le docteur Schwartz.

Dr I. Girard. Toulouse.
Directeur de OC.

Soyez remercié pour ces précieux renseignements. Un poète desconegut : nous ne croyions pas si bien dire. Mais son drame est celui de toute une littérature interdite de séjours sur sa propre terre.

Souhaitons tout de même que ces œuvres qui dorment trouvent un éditeur.

Grand mercès per totas vòstras letras publicadas o non, ne tenem compte per « pensar » O.N., aquela revista que se vòl sustot la vòstra. Lo mai interessant dins lo molon qu'avem rebut, es benleu de remarcar que gaireben totas sont escrites en occitan.

Autra remarca avem pas rebut cap de letras d'insultas, es a desesperar dels elements sanitàs que i a encara dins nòstra societat. Consil degun s'escandolaria pas ? Anem !

Contrairement à ce que pourraient penser nos lecteurs, ce numéro ne présente pas « un certain retard » dans sa parution : en effet, c'est seulement la périodicité d'O.N. qui a été quelque peu décalée, cela pour des raisons pratiques. Nous espérons, et ferons en sorte, que les numéros à venir paraissent avec régularité dans des délais normaux.

Nous osons penser cependant que nos lecteurs nous pardonneront leur attente, en appréciant l'effort que nous avons dû fournir dans le but de les satisfaire.

Las paraulas m'escanavan. Consin li podià dire que ièu la poirià pas daissar en patz e que me semblava que los autres tanpauc la poiriàn pas daissar estar. Sens me poder mestrejar, estirèri la man cap a la sèva pausada contra los genolhs descobèrts.

— Juna.

Mirèt los nòstres dits que se barrejavan, puèi levèt los uelhs s cap a la mèu cara. A votz calada demandèt :

— Perqué fas aquò ?

— S'o sabes pas, servirà pas de res de t'ò dire.

Respondèt pas. M'uelhava... mas los sèus uelhs èran pas que doas tacas viradas cap al dedins ont deviàn cercar non sai pas que. Al cap d'un moment diguèri :

— Se pòt pas ésser los dimenges, los jorns entre setmana... Demoras fòrça temps ?

— Tot lo mes.

— Detz-e-uèit jorns... Nos cal tornar veire.

— E aprètz ?

Tornèri dire, testut :

— Nos cal tornar veire.

— Trabalhas pas, tu ?

Li expliquèri çò que fasià, li contèri tota la mèu vida. Ieu tanpauc èri pas de Barcelona; i venguèri, la guèrra acabada amb la mèu maire qu'èra demorada veusa per que mon paire èra mort al front del costat dels vincuts çò que fasià qu'aviàm pas mai rebut cap d'ajuda. Ela trabalhava pels ostals, velava malauts; ièu avià estat groom dins un burèu, representaire d'articles electrò-domestics, mais non sabià pas vendre... benlèu qu'èri pas bon per res...

Las paraulas se me faciàn agras dins la boca. Tornava viure en una estona la mèu enfança umiliada e atalentada, los desirs de la mèu maire que volià ver ièu un avenidor melhor — sens o capitar pr'amor que non me poguèt far estudiar. Jamai n'agèrem pas res per nosautres, nimai un ostal. Viviàm de loguèr, primier en cò de doas sòrs, doas brueissas que nos fasiàn marrida vida; puèi en cò d'una familha ont lo conhat — un òme pro vielh que i dormissià tanbèn ensajèt de colcar amb la mèu maire. Me remembravi las discussions, las batèstas, los còps d'aquela nuèit; mas aquò o diguèri pas.

— Doncas vivètz dins un loguèr — me demandèt ela.

— Ara non... Avèm poscut crompar doas pèças, sens cosina, amb un pichòt pati per devant. Avià estat l'atèlher d'un pintre. Las parets son encara plenas de tacas, de pinturas... Un endreit pintoresc...

Mas, me pensavi o trobariàs pas atal s'i deviàs viure, perque l'umiditat se nos manjava, rosegava las cadieras, los lieits, la taula, l'armari — tot aquò crompat de rencontre, vielh, usat, miserable. Calià cosinar dins lo pati amb un fogairon... e i avià tanbèn los comuns.

Boleguèri energicament lo cap per aluenchar aquela misèra, per aluenchar una pensada encara mai amarga : lo remembre d'un apartament qu'auriàm poscut aver per nosautres perque la meu maire avià estalviat coma una formiga duscas a amassar las vint mil pecetas que calià pagar sul còp, emai l'ostal sià pas estat encara començat. E se bastissèt pas de cap, passèt pas las primièras òbras. L'entrepreneire se'n anèt amb los diners e quand l'agafèron se'n tirèt amb quaranta ans de prison. Ara, jà devià ésser tornat en libertat.

— Val mai pas i pensar, diguèri tot naut. Pensèm a l'ora que vivèm, a nosautres.

Mas se fasià tard, èran sèt oras e quart e ela se levèt.

— Avèm pas res decidit, diguèri.

— Mas trabalhas...

— Acabí a sèt oras. Nos podèm veire cada jorn. Vendrai pas esperar. Ont vives ?

— Non, diguèt... al mèu barri i a tròp de chipotièras.

— Nos podèm trobar doncas, ont volgas.

Nos tornèrem trobar. Cada jorn dins un indreit diferent : dins la carrièra, al cafè, dins lo metrò. Es ela qu'o volguèt atal. Ièu comprenià pas perqué. Quant li demandèri me respondèt :

— M'agrada pas de totjorn far çò meteis.

Benlèu qu'èra plan aquò. Mas, tot comptat e rebutat, fasiàm totjorn la meteissa causa. O gairebèn. Nos passejavam. Un còp anèrem al ciné. Un autre al Parc de la Ciutadèla. Es aquí que la potonejèri pel primier còp. Començava de se far escur. S'anava tampar. Ela non volià pas. Eram pas que d'amics... me disià...

— Amics, Juna ? faguèri

— Qué, doncas ?

— Amb un amic se sòrt pas cada jorn.

Eram setats pel sòl, sus l'erba, darrièr qualques arbres, dins un endreit defendut.

— Perqué pas ?

— Amb un amic te sètas pas en defòra del camin, lo te manjas pas amb los uelhs...

Se botèt a rire :

— Te manji ?

— Ièu te manji. Te manji dempuèi aquela vesprada ont t'èras setada sul banc e te tiravas las gravetas de la calçadura. Juna...

— Se fa tard... Anèm.

Li botèri la man sus lo genolh e me clinèri contra la seu cara, coma arrossegat per la sèu boca, uèi d'un roge de brasa.

— Non, Xavier...

— Perqué ?

— Per que...

— Juna. Sabes que t'aimi, que...

Me tampèt la boca amb la man e, un moment mai tard, li pausavi la mèu boca sus la sèva...

Quand nos separèrem, daisst caser lo cap contra lo meu pitre e los pelses li venguèron sus la cara coma una cortina. Pantegavam.

— Juna.

— Daissa-me...

— Non.

— Daissa-me, daissa-me !

Mas se daissèt potonejar encara emai las sèus mans me tirèsson en darrièr. Pauc a pauc se clinèt cap a l'erba e lo meu còrs se pausèt gaireben sul sèu.

— Deves pensar : coma es aisit...

— Juna ! — cridèri tot m'alçant.

— Xavier !... degun non m'a tocat, mai...

— Ièu... O ! Juna, Juna !

— Amb tu...

Puèi se calèt.

— T'aimi, Juna.

— O sai pas... Las paraulas costan pas res.

Los uelhs li lusejavan dins lo mièg-escur; mas alavetz clinèt lo cap e s'alcèt suls genolhs.

— Anèm.

— Juna !

Se virèt cap a ièu coma una bestia, agenolhada sus l'erba, despenchenada; e gairebèn cridèt :

— Oc... M'agradas tu tanbèn ! O veses pas ? Tre lo primier jorn, tre lo primier moment, quand te vejèri...

— Juna !

— Som...

La votz se li asclèt, mas al meteis moment nos jetavam l'un contra l'autre, dins una abraçada que nos cremava la boca, tremolants e impacients. Sens me'n avisar las mèus mans anavan cap al sèu pitre e ela se daissava anar, abandonada. Semblava abandonada, pr'amor que, tot d'un còp, cridèt :

— Non !

(seguirà)

La vergonha nos ten ...

Los borgeses mespresan la lenga del

PÒBLE

Parlar

OCCITAN

es un

ACTE

REVOLUCIONARI